



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

On avait commencé par plaindre et par aimer José malgré son crime ; maintenant les plus indulgents le considéraient comme un fou.

Le même soir où José avait été écroué à la prison de la couronne, don Rodrigue de Valero, dénoncé par un familier, fut jeté dans les prisons du saint office avec don Ximènes de Herrera.

L'inquisition, qui avait si longtemps toléré les fougueuses sorties de Valero, avait fini par s'apercevoir qu'il avait trop de bon sens pour un fou.

XLVII

LE JUGEMENT DES HOMMES

Quoique ce ne fût pas l'usage en Espagne de juger un homme presque immédiatement après son arrestation, à cause du temps moral qui est souvent nécessaire à la justice pour instruire le procès d'un accusé et recueillir les preuves pour ou contre lui, le crime de José sortait tellement des crimes ordinaires qui se commettaient en Espagne, les témoins avaient si peu à dire dans une affaire où le coupable s'était dénoncé lui-même ; et, en outre, l'indignation du clergé était si grande et le saint office réclamait une si prompte, une si éclatante vengeance, que le tribunal del bureo, tribunal séculier chargé de juger l'assassin de Pierre Arbues, trouva convenable de faire comparaître José au bout de huit jours.

Le moment était enfin arrivé...

Le jeune moine l'avait envisagé avec une satisfaction pleine d'amères délices. Il comprenait bien qu'après le jugement c'était la mort qui l'attendait ; mais ce terme, fatal pour tous, semblait être pour lui au contraire un but cher et désiré, un bienfait longtemps attendu.

Dès le matin du jour où il devait être jugé, le jeune dominicain s'était levé de fort bonne heure, et il avait mis un soin extrême, une minutieuse recherche de propreté à se parer des simples habits de l'ordre auquel il appartenait.

Sa tête noble et d'un gabbe remarquable était presque entièrement rasée ; mais la légère couronne de cheveux qui, partant du front, s'arrondissait au-dessus des oreilles jusqu'à la nuque, était d'une finesse admirable et d'un noir brillant comme de l'acier bronzé.

Pour la première fois depuis bien des années, José inonda de parfums son visage à la peau transparente et délicate ; ses mains, déjà si belles, prirent, dans une eau parfumée d'essences, une blancheur et une délicatesse dignes de la femme la plus recherchée.

Le teint uni de José, veiné de bleu aux tempes, prit une pâleur éclatante par le contraste de son vêtement noir mélangé de blanc mat ; ses yeux, entourés d'un large cercle brun, se ranimèrent d'un éclat soudain, et ses lèvres

se retroussèrent légèrement à leurs commissures, comme s'il eût été intérieurement agité d'une pensée de joie.

Lorsque les alguazils vinrent prendre le prisonnier pour le conduire au tribunal, ils demeurèrent surpris du rayonnement de sa physionomie, et la superstition de ce temps-là était si grande, que quelques-uns furent tentés de le prendre pour un sorcier.

Mais à leur vue José rentra, pour ainsi dire, dans le mystère de son âme ; il voila son front qui rayonnait d'une expression hautaine et sévère ; et lorsque les alguazils, toujours dominés par le respect inaltérable qu'inspirait une robe de moine, lui enjoignirent de les suivre, José ne répondit rien, mais il se mit à marcher au milieu d'eux, aussi calme que si on l'eût conduit à une fête.

Les curieux regardaient avec empressement passer cet officier de l'inquisition qui, par un si grand crime, s'était mis hors la loi qui voulait que les officiers de l'inquisition et même les familiers ne fussent jugés que par les inquisiteurs ; ce moine qui allait être jugé par la justice ordinaire comme un simple mortel !

Mais lui, sans affecter le dédain superbe des criminels endurcis, ni le maintien hypocrite de ceux qui veulent disposer en leur faveur l'opinion publique ; lui, passait indifférent et calme, les yeux fixes et presque levés au ciel : son âme semblait avoir déjà fait scission avec son corps, tant il paraissait peu ému et peu occupé des choses d'ici-bas.

Si bien qu'à le voir si dédaigneux de lui-même, le peuple le prit à son tour pour un magicien ; et, mêlant des superstitions mauresques à des superstitions chrétiennes, il crut voir en lui un de ces santons maures tant tourmentés par l'inquisition sous le règne précédent, qui avait revêtu la figure d'un moine pour frapper l'inquisiteur.

Mais José n'avait nul souci de ce qu'on pouvait dire de lui. La vie et tout ce dont elle se compose n'était maintenant pour lui qu'un vêtement usé qu'on porte avec dégoût et dont on se dépouille avec joie.

Il marchait avec indifférence, s'inquiétant aussi peu de ses juges que s'il n'eût pas été question de lui, préoccupé toutefois d'une dernière pensée : car tout en marchant, il semblait faire un appel à ses souvenirs, et à mesure qu'une nouvelle idée traversait son cerveau, son large front s'illuminait d'une clarté foudroyante, et le génie de la haine satisfaite, ou plutôt celui de la justice accomplie, apposait sur ce visage pâle un sceau mystérieux et terrible.

Lorsqu'il fut arrivé en face de ses juges, José sembla se réveiller d'un sommeil profond, et pour la première fois depuis qu'il était sorti de la prison, il considéra ce qui se passait autour de lui.

Le tribunal était composé de trois juges ; un d'eux, le président, était assis entre ses deux assesseurs.

Un greffier, assis devant une table à la droite du juge, devait écrire les réponses de l'accusé et les dépositions des témoins. Un peu plus loin se tenaient les avocats, et, à côté des défenseurs de l'accusé, le procureur qui devait prendre des notes en sa faveur.

José était assis au milieu, en face du président ; mais, autour de lui, on ne voyait aucun témoin ; personne ! La salle était entièrement déserte. On avait jugé qu'en une semblable matière le procès devait se passer à huis clos, par respect pour la dignité ecclésiastique dont l'accusé était revêtu, ou plutôt par peur de quelque révélation publique de José ; quant aux témoins, on avait jugé inutile de les faire comparaître, attendu que le prévenu avait tout avoué.

Il était donc seul en présence de ses juges.

Le président attacha sur lui un regard sévère, et lui dit d'un ton plus sévère encore :

— Levez-vous !

Le dominicain se leva.

— Comment vous appelez-vous ? poursuivit le président.

— On m'appelle José, répondit simplement le jeune moine. Ma profession, vous le savez, religieux de l'ordre de Saint-Dominique.

— José n'est point un nom de famille, ajouta le juge ; votre nom de famille, don José ?

— Je n'ai plus de famille, répondit le dominicain ; et quant à son nom, je ne le dirai pas.

— Où êtes-vous né ? continua le président.

— A Grenade, répondit José.

Et à ce mot Grenade, les yeux farouches du jeune moine s'humectèrent, comme si son âme eût été soudainement envahie par un souvenir attendrissant.

Le juge n'y prit pas garde.

— Approchez, dit-il encore à José.

Le religieux s'avança jusqu'au pied de la table où, en face même du président, était ouvert un livre d'Évangiles.

Le juge ordonna à l'accusé d'y poser la main.

José obéit.

Le président le regarda fixement dans les yeux.

— Jurez-vous par Dieu et les saints Évangiles, lui demanda-t-il enfin d'un ton solennel, de dire la vérité tout entière sur tout ce qui vous sera demandé ?

— Je le jure, répondit José.

— Jurez-vous de la dire même contre vous ?

— Je le jure, dit encore le jeune dominicain d'un ton ferme et assuré.

— C'est bien, dit le juge ; et il poursuivit :

— Est-ce vous qui avez assassiné monseigneur Pierre Arbues, grand inquisiteur de Séville ?

— C'est moi, répondit José.

— Quel motif a pu vous porter à commettre un si grand crime ?

— Je vous dirai cela tout à l'heure, fit le jeune moine d'un ton amer et sarcastique.

L'avocat peut faire sa défense, poursuivit le président.

José sourit d'un sourire sceptique, et retourna s'asseoir sur la sellette. Il avait en pitié ce vain simulacre de défense, ces paroles qui allaient être évaporées en pure perte, seulement pour obéir à la loi. Il laissa donc l'avocat s'épuiser en vains arguments, déployer tous les ressorts de son éloquence pour attendrir le cœur de ses juges, ne pouvant détruire leur conviction ; entasser des mots sur des mots et des phrases sur des phrases ; prodiguer ses gestes et son souffle pour changer une chose irrévocable, la certitude.

Lorsqu'il eut fini, José se tourna vers lui avec un demi-sourire plein d'amertume et de détachement de toutes choses, comme pour lui dire :



Souviens-toi de Paula.

† En Espagne, les accusés prêtaient serment, sur l'Évangile ouvert, de dire la vérité, même contre eux ; ce ne fut qu'en 1812 qu'un article de la constitution élaborée par les cortès défendit aux juges de faire jurer les accusés.

— Vous voulez ressusciter un cadavre.

En effet, les efforts de l'éloquence la plus habile n'auraient pu sauver un homme qui ne voulait pas se sauver lui-même.

— Criminel¹, dit alors le président, avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense ?

— Pour ma défense !... non, répondit le dominicain ; car je déclare ici, devant Dieu, que la mort m'est plus chère que la vie ; mais comme avant la vie on doit considérer l'honneur, je veux sauver le mien, et c'est seulement pour cela que je parlerai.

— Parlez donc, reprit le juge ; le tribunal vous écoute.

— Il y a sept ans, reprit José, Pierre Arbues venait d'être élevé à la dignité



Il marchait avec indifférence.

de grand inquisiteur de Séville. Il était jeune, beau, insinuant ; malgré l'horreur que l'inquisition a toujours inspirée à l'Espagne, on espéra un moment que Pierre Arbues serait moins cruel que ses prédécesseurs ; cet espoir fut de courte durée.

Les persécutions continuèrent, plus ardentes que jamais ; comme dans les dernières années du règne de Torquemada, des hommes qui portaient les plus beaux noms d'Espagne ne rougirent pas d'exercer le métier d'espions et de délateurs pour mettre en sûreté leurs biens et leur vie.

¹ En France, l'accusé est supposé innocent jusqu'à ce que la loi l'ait condamné. En Espagne, tout accusé était appelé *criminel* (*reo*) *de reus*. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours, quoique la constitution de 1812 et celle de 1831 interdisent aux gens de loi de le suivre.

Les citoyens les plus purs se virent journellement à la merci d'un faux témoignage. Les haines, les inimitiés de famille se dénouaient en drames sanglants dans les tribunaux de l'inquisition, à la faveur des ténèbres du fanatisme; la rapine, le vol et le meurtre s'abattirent sur nous comme des oiseaux de proie; un deuil immense s'étendit sur l'Andalousie.

— Accusé, dit le président, vous passez les bornes.

— Je me défends, répliqua fièrement le moine; écoutez :

Dans ce temps-là vivait à Séville une famille catholique de la meilleure noblesse d'Espagne, dont la mère, issue de la tribu des Abencerrages, et morte depuis plusieurs années, avait laissé des biens immenses. Cette famille se composait de deux frères...

De trois frères, reprit José en étouffant un soupir; trois frères nobles et beaux, dont deux avaient embrassé les ordres sacrés: le troisième... était brave comme le Cid, et plus beau encore. — Il se nommait Fernand, continua José qui sembla prononcer ce nom avec un bonheur ineffable; puis il y avait encore le père, un patriarche, un vieillard plein de foi et de vertu; une jeune sœur, enfant douce et candide, dont la vie était aussi pure que celle des anges, et enfin une orpheline, leur parente éloignée, une jeune fille ardente et fière qui aimait Fernand et qui en était aimée.

Dans un château qu'elle possédait à quelque distance d'Andujar, cette famille avait fait élever une chapelle catholique desservie par des moines hiéronymites. La mère, qui adorait son mari et ses enfants, avait fait construire cette chapelle pour leur servir de sépulture commune; elle ne voulait pas, même après sa mort, être séparée de ceux qu'elle avait aimés. Jeune encore, elle était allée la première les attendre à ce funèbre rendez-vous.

J'ai déjà dit qu'elle avait laissé en mourant des biens considérables; l'inquisition jugea convenable de se les approprier.

On l'accusa d'être morte dans l'hérésie et avec des sentiments contraires à la vraie foi catholique, quoique en mourant elle eût donné des marques non équivoques de son attachement à cette religion qui avait toujours été la sienne.

Mais il fallait bien l'accuser de quelque chose.

On produisit de faux témoins qui déclarèrent qu'elle était morte et avait vécu dans l'hérésie; et, malgré les protestations de ses enfants, de ses deux fils, prêtres revêtus d'un caractère sacré, on exhuma le cadavre de cette femme, on rasa sa maison avec défense de jamais la reconstruire, et on confisqua tous les biens qu'elle avait laissés¹.

¹ Voici ce qu'on lit dans le chapitre 1^{er}, cinquième partie, *Histoire de l'Inquisition*, de Llorente :
 « Dona Eléonore de Viberó y Cazalla, épouse de Pierre Cazalla, chef de la comptabilité des finances du roi, était propriétaire d'une chapelle dans l'église de *San-Denito et Real de Valladolid*. Elle y avait été enterrée comme catholique sans qu'il se fût jamais élevé le moindre soupçon contre son orthodoxie; cependant plus tard elle fut accusée par le *fiscal* (l'avocat général de l'inquisition) comme ayant pratiqué le luthéranisme, et déclarée morte dans l'hérésie, quoiqu'elle eût reçu tous les sacrements avant de mourir. Le *fiscal* appuya son accusation sur les dépositions de témoins alors prisonniers dans l'inquisition, et qu'on avait soumis à la torture à cet effet. Des déclarations de ces témoins il résulta que la maison de dona Eléonore de Viberó avait servi de temple aux luthériens de Valladolid. Dona Eléonore fut déclarée morte dans l'hérésie; sa mémoire fut condamnée à l'infamie jusque dans sa postérité, et tous ses biens furent confisqués. L'inquisition ordonna, en outre, que son cadavre serait exhumé et livré aux flammes; que sa maison serait rasée avec défense de la reconstruire, et qu'un monument serait élevé sur la place où la maison était auparavant, sur lequel monument une inscription perpétuerait cet événement. Toutes ces dispositions furent exécutées. »

— Criminel! interrompit le président, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— C'était le droit de l'inquisition, répliqua José d'un ton sarcastique; et il continua sans se déconcerter :

— Le père mourut de douleur pendant ce procès abominable.

Les enfants, qui pleuraient leur mère, qui osèrent s'indigner de la profanation de ses cendres, les enfants furent jetés en prison.

Une seule personne fut épargnée.

C'était Perpheline, la fiancée de Fernand.

Celle-là demeura seule avec la femme qui l'avait élevée, seule à pleurer sur les siens qu'elle ne devait plus revoir.

— Que devinrent-ils? demanda le juge, saisi d'une terreur et d'une pitié croissantes.

— Ce qu'ils devinrent, monseigneur! vous demandez ce qu'ils devinrent entre les mains de Pierre Arbues? Ils furent livrés aux flammes sans miséricorde. Les deux aînés, Augustin et François, accusés de dogmatiser d'une manière contraire à l'esprit de la religion catholique, et leur jeune sœur Béatrix, convaincue de suivre la doctrine de ses frères, furent mis à mort dans le même auto-da-fé¹.

Augustin, effrayé des tortures, non pour lui mais pour sa jeune sœur, Augustin, arrivé en face du supplice, s'écria qu'il demandait grâce et qu'il voulait vivre en bon catholique.

— Il ment, dit Pierre Arbues; c'est la peur de la mort qui inspire son repentir.

— Je me repens! je me repens! criait encore la pauvre victime.

— Qu'on l'étrangle donc avant de le livrer aux flammes, dit l'inquisiteur.

Ce fut la seule grâce qu'il put obtenir.

— Tu es un lâche! lui cria son frère... et il monta sur le bûcher en faisant un signe d'adieu à Béatrix, qui mourut avec la résignation d'une martyre.

José se tut.

Les juges, malgré leur habitude de ces drames terribles, se sentirent saisis d'une terreur involontaire.

— Continuez, dit le président, continuez. Que devint le troisième frère?

José frissonna sur son siège, ses dents claquaient comme s'il avait eu froid. On l'écoutait avec une attention et un intérêt toujours plus vifs.

— Le troisième, reprit-il tout à coup d'une voix lente et saccadée, le troisième vivait encore. Il était si jeune! on n'avait pas osé le faire mourir avec les autres. Pierre Arbues gardait celui-là pour un auto-da-fé royal.

Paula, l'orpheline qui l'aimait, conçut le projet de le sauver.

Elle avait vingt ans. Quelle femme à vingt ans désespérée de la clémence d'un homme, même quand cet homme se nomme Pierre Arbues et qu'il est grand inquisiteur?

Il y avait six mois que sa malheureuse famille avait été ainsi livrée aux flammes; on parlait d'un nouvel auto-da-fé² qui devait avoir lieu pour la fête du roi, et que le tribunal annonça au public un mois auparavant.

— Accusé, venez au fait, interrompit de nouveau le président.

¹ Dans l'auto-da-fé général qui eut lieu à Valladolid en avril 1559, en présence du prince don Carlos et de la princesse Jeanne.

² En octobre 1559.

— J'y suis, répondit tranquillement José; écoutez-moi, messeigneurs.

Les procès s'instruisaient : étranges procès, vraiment, conspirations ténébreuses dont le juge tenait dans sa main tous les fils qu'il faisait mouvoir à son gré; sinistres problèmes, qui tous aboutissaient à une même solution... la mort.

Paula, dévorée d'inquiétudes pour celui qu'elle aimait, prit un jour une grande résolution, une résolution bien fatale, vous allez voir, messeigneurs.

Elle s'arma d'une exaltation sublime; elle pesa toutes les chances de la démarche qu'elle allait faire; et, bien qu'espérant attendrir l'inquisiteur et sauver son fiancé, elle se dit qu'après tout le pire résultat qu'elle pourrait obtenir de cette démarche était de mourir avec lui : or, la mort ne l'effrayait pas.

C'était par une journée sombre comme on n'en voit guère en Andalousie; mais, par une bizarre sympathie ou un de ces hasards qui ressemblent à de la fatalité, le soleil s'était voilé de nuages, et une large tache noire avait couvert la moitié de son disque; il y avait eu une éclipse presque totale.

C'était vers le milieu du jour, et il faisait presque nuit dans les rues.

Paula, silencieuse et résolue, échappa à la surveillance de sa nourrice, le seul ami qui lui restait au monde. Enveloppée de ses voiles, elle s'achemina vers le palais de l'inquisiteur.

Une troupe farouche de familiers en gardait les avenues.

Lorsque Paula s'avança vers la porte, on lui barra le passage, et un familier s'approchant d'elle lui demanda ce qu'elle voulait.

— Je veux voir monseigneur Arbues, répondit-elle en tremblant; car on n'entre pas sans trembler dans le palais d'un inquisiteur.

— Qui êtes-vous? poursuivit le familier.

— Une jeune fille noble, répondit Paula avec fierté.

— Attendez, dit-il.

Il disparut pendant quelques instants; Paula attendit.

Bientôt le familier reparut; un sourire faux grimaçait sur ses lèvres blafardes

— Suivez-moi, senora, dit-il; monseigneur consent à vous recevoir.

Le familier prit le devant, la jeune fille le suivit.

Elle traversa plusieurs salles magnifiques, de longues galeries pavées de marbre, au plafond semé d'arabesques; il y avait un luxe oriental dans ce palais de la mort.

Puis enfin, dans l'extrémité la plus reculée de l'édifice, une porte s'ouvrit, Paula en franchit le seuil. La porte se referma sur elle; le familier avait disparu.

Paula se trouva face à face avec le grand inquisiteur.

Un intérêt toujours croissant s'attachait au récit de José.

— Pierre Arbues, continua le jeune moine, était assis sur un divan large et moelleux qui faisait le tour de la salle.

Le grand inquisiteur de Séville était alors dans tout l'éclat de la jeunesse, et son visage était remarquablement beau, malgré l'expression de cruauté hautaine qui s'y faisait remarquer.

Son profil d'aigle avait beaucoup de noblesse, et sa grande taille était droite et superbe.

Paula frissonna en se trouvant seule avec cet homme.

— Approche, jeune fille, dit l'inquisiteur frappé de la belle stature de Paula, dont il ne voyait qu'imparfaitement les traits.

Paula rejeta son voile en arrière, et s'avança sans crainte vers le grand inquisiteur.

Pierre Arbues la considéra alors avec admiration.

Arrivée devant lui, elle tomba sur ses genoux, et joignant ses mains suppliantes :

— Grâce, monseigneur, s'écria-t-elle, grâce pour mon fiancé qui est innocent; oh! rendez-le moi, je vous en conjure.

Le visage de l'inquisiteur prit une expression de mécontentement très marquée.

— Le nom de ton fiancé, demanda-t-il d'un ton bref.

— Fernand de Cazalla, répondit Paula d'une voix éteinte.

Le regard farouche de Pierre Arbues l'épouvantait.

Au nom de Cazalla, la physionomie d'Arbues s'était soudainement assombrie; il considérait attentivement cette jeune fille qui, avec tant d'audace, osait venir jusqu'aux pieds de l'inquisiteur demander la vie d'un homme accusé d'hérésie.

Paula était belle; oh! bien belle, messeigneurs.

L'inquisiteur la contempla pendant quelques instants.

Après qu'il eut lentement parcouru du regard le charmant visage de cette jeune fille, sa taille souple et forte qui aurait pu servir de modèle pour la Diane chasseresse, Pierre Arbues se radoucit par degrés; il étendit la main vers Paula toujours agenouillée devant lui.

— Relève-toi, dit-il, et parle-moi sans crainte; les lois de l'inquisition sont terribles, mais je me sens ému de compassion pour toi.

— Oh! soyez béni, monseigneur! s'écria Paula, qui venait de concevoir une lueur d'espérance; vous sauverez Fernand, n'est-il pas vrai?

— Ai-je donc dit cela, jeune fille? fit Pierre Arbues avec un sourire de tigre...

Il jouait avec sa proie.

— O monseigneur, ne rétractez pas les paroles que vous m'avez dites; vous avez eu pitié de moi; vous sauverez mon fiancé, n'est-ce pas?

— Et si je sauve ton fiancé, que feras-tu pour moi, jeune fille?

— O monseigneur, ma vie tout entière vous appartient; mais que puis-je pour vous, moi, humble femme! que puis-je pour vous qui êtes tout-puisant?

— Tu es belle, Paula! s'écria Pierre Arbues avec un regard qui la fit frémir.

Elle n'osa pas cependant laisser voir qu'elle avait peur.

L'inquisiteur lui fit signe d'approcher et de s'asseoir auprès de lui.

Elle s'assit en tremblant sur le bord du divan de soie.

Pierre Arbues avait repris son visage sévère.

— Don Fernand de Cazalla! murmura-t-il d'un air sombre... Sais-tu, jeune fille, que cette famille entière, convaincue de luthéranisme, est à jamais déshonorée dans ses membres vivants et dans ceux qui ne sont plus?

— Cette famille est la mienne, monseigneur; je suis fiancée à don Fernand par la volonté de son père et par la sienne. S'il est condamné, je ne demande qu'une grâce, celle de ne pas lui survivre.

— Voilà un ardent amour, s'écria l'inquisiteur; que ne donnerais-je pas pour en inspirer un pareil!...

Paula baissa les yeux devant ce prêtre qui lui parlait ainsi

— Vous calomniez la mémoire d'un homme revêtu d'un caractère sacré, s'écria le président.

— Je ne calomnie pas, monseigneur, je raconte, voilà tout, répondit José; que votre seigneurie daigne m'écouter jusqu'au bout.

— C'est votre droit, dit le juge, plein de respect pour les usages du pays passés à l'autorité de loi, lesquels voulaient qu'on laissât à un accusé toute liberté de se défendre.

José reprit :

— Sais-tu, poursuivit Pierre Arbues, que don Fernand est désigné pour l'auto-da-fé prochain, et qu'on va le soumettre à la torture ?

Un cri profond, douloureux, terrible, sortit de la poitrine de l'infortunée Paula; la torture ! c'était plus effrayant que l'échafaud.

— Qu'as-tu donc, jeune fille ? demanda l'inquisiteur.

— La torture, monseigneur ! n'avez-vous pas dit qu'on allait soumettre Fernand à la torture ?

— Je peux la lui épargner, répliqua Pierre Arbues.

Paula respira plus librement.

— Monseigneur ! s'écria-t-elle, que ne puis-je mourir pour vous !

— Non pas mourir, mais vivre, répondit Pierre Arbues en prenant dans ses mains les faibles mains de Paula.

— Sais-tu, poursuivit-il, que, d'après les dépositions des témoins, don Fernand, convaincu d'avoir assisté aux prêches des luthériens et d'avoir embrassé leur doctrine, est condamné d'avance au bûcher.

— Mais vous pouvez l'absoudre, monseigneur ! s'écria Paula, qui retomba de nouveau dans les angoisses de l'incertitude; vous pouvez le sauver, et vous le sauverez ! Fernand est innocent et son âme est aussi pure que celle d'un ange.

— C'est toi seule qui peux le sauver, répondit Pierre Arbues.

— Moi ! monseigneur; mais que faut-il faire ? Oh ! mon Dieu ! dites, je suis prête à tout; voulez-vous que je meure à sa place ?

— Folle ! qu'ai-je besoin de ta vie ? tu es trop belle pour mourir, poursuivit-il avec exaltation.

Les juges tressaillirent sur leur siège.

— Oh ! grâce, monseigneur ! s'écria la jeune fille en se faisant un rempart de ses deux bras croisés sur sa poitrine; grâce pour Fernand et grâce pour moi aussi, monseigneur ! Au nom du Dieu dont vous êtes le représentant sur la terre, soyez clément et pardonnez; ayez pitié d'une pauvre femme qui n'a plus rien au monde que celui qu'elle aime... Je n'ai plus de mère, monseigneur, je suis orpheline; je n'ai plus d'autre appui que Fernand : rendez-le-moi, je vous en conjure... oh ! rendez-le-moi, monseigneur, et je vous bénirai, et nous vous bénirons ensemble toute notre vie.

Paula versait d'abondantes larmes; sa physionomie noble et fière était, ainsi désolée et pleurante, d'une beauté surhumaine.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix éteinte en pressant contre sa poitrine les genoux de l'inquisiteur qu'elle arrosait de ses larmes, monseigneur, faites grâce, rendez-moi mon fiancé.

Paula devint pâle et froide comme un marbre, et ses yeux se couvrirent d'une ombre mortelle.

— Sois maudit ! s'écria-t-elle; tu peux tuer don Fernand, je mourrai avec lui...

— Fernand sera mort avant l'auto-da-fé, dit Pierre Arbues; il est jeune et faible, il ne résistera pas à la question de l'eau !

Paula poussa un nouveau cri aigu et terrible; elle eût voulu déchirer de ses ongles cet homme atroce; mais la pensée de Fernand éteignait sa rage et ne laissait dans son âme de place que pour la crainte; cette lutte horrible l'avait anéantie.

— Rien ne peut sauver Fernand que ma volonté, lui dit Pierre Arbues, et par le Christ ! je ne le sauverai qu'à une condition.

Paula le regardait d'un œil hagard et éperdu. Le visage de Pierre Arbues était impitoyable comme la fatalité.

— Veux-tu sa vie ou veux-tu sa mort ? poursuivit-il avec emportement; parle ou va-t'en, et que l'inquisition fasse le reste !

Paula n'entendait plus, sa raison l'avait abandonnée...

José se tut. Sa voix s'était graduellement affaiblie, et une sueur glacée couvrait son front de marbre.

Les juges, malgré leur impassibilité naturelle, étaient remplis de saisissement et de terreur; ils ne songeaient plus à interrompre le récit de l'accusé, et attendaient avec anxiété la fin de cet horrible drame.

José se ranima peu à peu et continua son récit d'une voix altérée.

— Un mois plus tard, une jeune femme pâle, amaigrie, courbée sous le poids d'une douleur inguérissable, se tenait tristement assise à la porte de la prison du saint office; c'était Paula.

On célébrait ce jour-là un auto-da-fé royal

Le programme sanglant, publié un mois auparavant, avait annoncé treize victimes.

Pierre Arbues avait promis à la jeune fille qu'il n'y en aurait que douze, et que la treizième, qu'on ferait passer pour morte, lui serait rendue le soir même après l'auto-da-fé.

Paula attendait.

Une foule immense se dirigeait vers la place; un sourd bourdonnement de paroles courait dans les rues; les regards du peuple exprimaient la stupeur et l'effroi. Ces pâles figures semblaient, sous leurs vêtements noirs, assister au convoi de l'Espagne.

Quelques-uns, arrêtés aux alentours de la prison, plongeaient dans les noires profondeurs de cet épouvantable dédale un regard timide, cherchant si, parmi ces victimes condamnées qui allaient paraître, ils ne reconnaîtraient pas une personne aimée. Des femmes, le visage caché sous leurs voiles, pleuraient en comprimant leurs sanglots, de peur d'être entendues; celles-là étaient plus heureuses que les hommes, au moins, elles pouvaient pleurer; mais eux, il leur fallait porter à découvert ce deuil profond de l'âme qui pâlit le visage; et leur front si triste, volcan qui enferme tant d'orageuses pensées d'indignation et de révolte, devait s'étaler calme et impassible comme une page blanche où nul ne peut lire; car la ville était remplie de familiers, et l'inquisition incriminait également les actes, les intentions et les pensées.

Enfin, la porte de la prison s'ouvrit comme une des bouches de l'enfer; la

⁴ Le lecteur a déjà lu les détails de cette torture au chapitre **xxix**. Ces détails sont malheureusement trop vrais. Si quelqu'un en doutait, il pourrait les lire plus au long et plus horribles encore dans l'*Histoire de l'Inquisition*...

procession de l'auto-da-fé sortit du palais de l'inquisition, et les condamnés commencèrent leur triste voyage vers la mort.

Paula alors se leva de la pierre où elle était assise, et se rapprochant du geôlier qui avait ouvert la porte, elle le supplia de lui laisser voir de plus près le funèbre cortège.

Mais le geôlier la repoussa brutalement.

Les malheureux payaient si cher les moindres complaisances !

Paula retourna donc à sa place et tendit le cou en avant pour regarder.

La première victime qui parut était un archevêque, un saint prêtre révérend dans toute l'Espagne; il marchait lentement, coiffé de la lugubre coroza, et revêtu du san-benito. Sa démarche était assurée; ses yeux, pleins de résignation et de foi, exprimaient une douleur profonde. Il jeta autour de lui un long regard, et le reporta vers le ciel comme pour témoigner de l'iniquité de ses juges; puis sa tête retomba sur sa poitrine, et ses lèvres éloquentes, qui tant de fois avaient fait entendre la parole de Dieu, n'exprimèrent plus qu'une ironie amère et douloureuse.

Après lui venaient deux religieuses, deux jeunes filles condamnées aux flammes pour avoir embrassé la doctrine de Luther. Ces deux femmes avaient un courage héroïque; elles marchaient à la mort comme à une fête.

Paula leur jeta un regard de triste sympathie; elles lui répondirent par un sourire angélique en lui montrant le ciel, comme si elles eussent voulu lui faire entendre que toutes les victimes de la terre en appelaient au tribunal de Dieu.

Le quatrième condamné était un jeune marrano convaincu de professer en secret la religion de ses ancêtres. Un exemplaire du Coran, héritage de ses pères, trouvé dans sa maison, avait suffi pour le faire livrer aux flammes¹.

Celui-là marchait fier et hautain. Son œil noir et profond, en parcourant cette belle cité de Séville où les Arabes avaient régné, semblait comparer dans un résumé rapide l'époque des Maures et celle de l'inquisition. L'Espagne ne dut-elle pas lui apparaître alors comme une belle jeune fille élevée à vivre dans les fêtes, accoutumée aux nuits harmonieuses et pleines de joie, aux caresses des arts, de la poésie et de l'amour, et qui aurait soudainement changé sa parure de fête contre un cilice, ses nuits d'amour en nuits de lamentations et de larmes, et sur son visage morne et pâle, livide déjà comme celui des mourants, aurait étendu le linceul funèbre qui sépare de la vie !

Oh ! comme il devait battre le cœur de cet enfant des Abencerrages ! comme son sang africain devait s'agiter dans ses veines brûlantes, lui, dont les pères avaient régné ! Il avait subi non seulement l'esclavage du corps, mais celui de l'intelligence.

Son heure d'agonie dut être épouvantable.

Il passa.

— C'est trop ! c'est trop ! s'écrièrent les juges conseillers.

— Laissez, dit tout bas le président, laissez, c'est la dernière faveur qu'on accorde à l'accusé.

¹ L'inquisition ne condamnait pas seulement ceux qui judaïsaient et les hérétiques; la possession d'un livre prohibé, d'une Bible, d'un exemplaire des Évangiles en langue vulgaire et même d'un livre anglais, suffisait pour envoyer toute une famille au bûcher, surtout si ces livres appartenaient à une personne riche, car les prolétaires n'avaient rien à craindre de l'inquisition. C'est que la mission de l'inquisition n'était pas vraiment d'extirper l'hérésie; mais de dépouiller le monde chrétien du pins d'or possible.

— Deux autres victimes défilèrent en silence, continua le jeune dominicain sans s'émouvoir.

Paula, attentive, éperdue, les comptait avec une angoisse inexprimable.

Elles marchaient lentement, comme des ombres qui sortiraient du sépulcre; car la torture avait brisé leurs membres, et c'était à peine s'il leur restait assez de force pour aller mourir.

Paula les compta une à une, les regardant avidement au visage, haletante et brisée, ne sachant si elle devait espérer ou craindre, malgré la promesse de Pierre Arbues; cependant il avait promis.

Le cortège continua d'avancer, Paula compta la douzième victime.

Alors, un long soupir sortit de sa poitrine; elle aspira l'air avec avidité;



Paula ! murmura l'infortuné.

un poids énorme venait d'être enlevé de son cœur, et l'élan de sa joie faillit la trahir.

Mais tout à coup, à quelques pas du douzième condamné, parut un spectre pâle et livide, dont les os disloqués avaient été tordus et brisés dans la question.

Deux prêtres et deux familiers le soutenant sous les bras, l'aidaient à se traîner vers le lieu du supplice.

Cet homme, qui n'avait pas plus de vingt-quatre ans, avait été tellement torturé, que les muscles de son visage s'étaient distendus et affaissés comme ceux d'un vieillard; son front et ses joues étaient couverts de rides, et son grand œil noir, brillant et fiévreux dans la vaste orbite creusée par les souff-

frances, flamboyait d'un éclat étrange, vacillant et incertain comme la flamme d'une bougie prête à s'éteindre, qui s'élève, s'abaisse, scintille en jets de flamme étincelants et vagabonds, en faisant des efforts pour ne pas mourir.

Au premier regard de ce jeune homme, il était si changé que Paula ne le reconnut pas.

Mais lui, à l'aspect de la jeune fille qui l'avait aimé, étendit en avant ses deux bras amaigris et brisés, et seulement alors ses yeux exprimèrent une pensée bien formulée, un sentiment de douleur et de tendresse vif et déchirant.

— Paula! Paula! murmura l'infortuné d'une voix mourante.

Puis il retomba sans mouvement dans les bras du familier qui le soutenait.

Un cri de désespoir rauque, saccadé, sortit de la poitrine de Paula. Elle voulut s'élançer vers le condamné, mais les sbires se jetèrent entre elle et lui, et elle ne put parvenir à franchir cette barrière vivante et impénétrable.

Alors, comme si elle eût été emportée par une puissance invincible, elle s'élança à travers la foule avec la rapidité d'une lionne blessée, franchit les rues qui la séparaient du palais inquisitorial, arriva devant la grande porte; et là, comme une insensée, elle se mit à crier qu'elle voulait voir le grand inquisiteur.

On n'osa pas lui faire de mal, car on la crut folle; et à ses instances répétées, on se contenta de répondre que l'inquisiteur était déjà sur la grande place avec la procession.

Mais après quelques minutes d'inutiles efforts, Paula s'approcha d'un familier et le reconnut.

C'était celui qui l'avait conduite la première fois auprès de l'inquisiteur.

— Éloigne-toi, dit cet homme à voix basse, ou je te fais enfermer.

Paula tourna vers le ciel un regard plein de rage, puis elle courut sans s'arrêter jusqu'à la grande place de Séville.

Lorsqu'elle arriva, de longues flammes s'élevaient dans le ciel, mêlées à des torrents de fumée.

Tout était fini!...

Le grand inquisiteur était calme sur son siège, et priait pour l'âme de ceux dont il était le bourreau.

Alors, Paula élevant vers le ciel ses deux bras tordus et raidis par un désespoir incommensurable, Paula, sans regarder autour d'elle, sans songer à cette foule éperdue et tremblante qui la regardait avec stupeur, éleva sa voix terrible et lamentable :

— Pierre Arbues, s'écria-t-elle, sois maudit! Pierre Arbues, prends garde à ma vengeance!

Mais la grande voix de la foule avait couvert la voix de Paula; ceux qui l'entouraient s'écartèrent pour lui faire place, la prenant pour une insensée...

José se tut; sa poitrine, violemment oppressée, se soulevait par un mouvement du cœur rapide et continu; son front si pâle s'était couvert d'une rougeur brûlante, et de larges gouttes de sueur couraient sur son visage comme des perles brillantes. Il était en ce moment d'une beauté surhumaine.

— Eh bien! qu'est devenue Paula? demanda le président, emporté par une curiosité et un intérêt irrésistibles.

— Paula s'est vengée, répondit José d'une voix sourde; c'est elle qui a tué Pierre Arbues.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le président; expliquez-vous; que

peut avoir de commun la jeune fille dont vous venez de nous raconter l'histoire avec le dominicain José?

— Monseigneur, poursuivit José, ne vous ai-je pas dit que Paula avait juré de se venger?

— Eh bien? demanda le juge.

— Six mois plus tard, continua José, un jeune homme se présenta au couvent des dominicains de Séville. Ce jeune homme voulait être prêtre. Il avait vingt ans et ne savait pas un mot de latin; mais il avait de l'intelligence, une volonté inébranlable, et en moins de trois ans il avait appris assez de latin pour qu'on lui enseignât la théologie. Puis enfin on lui conféra les premiers ordres et il entra dans le noviciat; depuis, on l'a fait prêtre et profès de l'ordre de Saint-Dominique.

Pendant ce temps, Pierre Arbues, le grand inquisiteur de Séville, avait remarqué le novice, et par un de ces caprices si communs chez les hommes d'un caractère fantasque, emporté et cruel, il s'était fait une nécessité d'avoir constamment ce jeune homme à ses côtés. Il ne faisait rien sans le consulter, et le novice avait mis tant de ruse et d'adresse dans ses rapports avec le grand inquisiteur, que celui-ci, fasciné, soumis, n'osait plus avoir une volonté qui ne fût celle de José.

— José? s'écrièrent les juges, au comble de l'étonnement.

— Oui, José, poursuivit le dominicain; José qui s'était fait l'esclave de Pierre Arbues pour devenir son maître; José qui, semblable à la main qui attise le feu, remuait constamment les passions mauvaises de Pierre Arbues pour le conduire à sa perte; José qui, d'un homme cruel et débauché, a fait un monstre, afin qu'il n'y eût plus de pardon pour lui sur la terre ni dans le ciel; José qui, après avoir rendu le nom de Pierre Arbues odieux à toute l'Andalousie, l'a enfin frappé, frappé à mort, afin qu'il n'eût pas le temps de se repentir, et qu'il fût perdu pour l'éternité... José, enfin, qui a vengé Paula!

En parlant ainsi, la voix du jeune moine avait une vibration éclatante; son regard étincelant était levé vers le ciel avec une farouche expression de joie.

Les juges le crurent fou; ils ne comprenaient pas encore.

— C'est donc José, et non Paula, qui a tué l'inquisiteur? demanda le président pour dernière question.

— C'est José et c'est Paula, répondit l'accusé; car Paula et José sont une seule et même chose. Ne comprenez-vous pas, monseigneur, que je me suis fait homme et moine pour me venger?

— Sacrilège! s'écrièrent à la fois tous les juges, qui avaient enfin compris cet épouvantable mystère; doublement sacrilège pour avoir profané le saint nom de prêtre et avoir assassiné un prêtre!

— Ce que j'ai fait je le ferai encore, répondit Paula avec une sombre exaltation. Pierre Arbues n'a-t-il donc pas profané la mission de prêtre? Tous vos inquisiteurs, iniques bourreaux souillés de luxure et de meurtre, ne sont-ils pas des profanateurs et des impies? Oh! messeigneurs, il serait temps que la justice royale portât la lumière dans ces profondes ténèbres; car je vous le dis en vérité, et Dieu m'est témoin que ce n'est pas pour sauver ma vie, les tribunaux de l'inquisition sont des lieux infâmes qu'on devrait brûler, et les inquisiteurs, des monstres dont on devrait peupler les bagnes!...

— Assez! assez! s'écria le président; accusé, notre patience est à bout. Si vous êtes femme, plus grand encore est votre crime; mais femme ou homme, vous avez mérité la mort.

— C'est bien la mort que je veux ! s'écria Paula, qui depuis qu'elle avait avoué son sexe, semblait avoir revêtu toutes les grâces touchantes de la femme.

Les juges se retirèrent pendant quelques minutes pour délibérer.

Pendant ce temps, Paula, calme et tranquille, attendait sans trouble le résultat de leur délibération.

Elle venait de dénouer le triste drame de sa vie ; la vie lui pesait maintenant comme un fardeau.

Lorsque les juges rentrèrent, leur visage avait une sévérité effrayante ; toutefois, une involontaire pitié se lisait sur leurs graves physionomies.

Le président se leva, et sans regarder l'accusée, il prononça ainsi la sentence :

« Considérant que le seigneur grand inquisiteur a péri de mort violente ;

» Considérant que cette mort a été donnée par un assassin ; que cet assassin a avoué son crime ;

» Considérant que la nommée Paula, faussement désignée sous le nom de José, moine dominicain, officier de l'inquisition, a tout profané pour arriver à la perpétration de ce crime ;

» Considérant que l'accusée a déclaré, confessé et avoué les crimes dont elle est chargée, le tribunal, qui croit en Dieu Père, en Dieu Fils et en Dieu Saint-Esprit, trois saintes personnes distinctes ne formant qu'un seul Dieu véritable, s'est humilié devant Notre-Seigneur, lui demandant la grâce de lui dicter l'arrêt qu'il devait prononcer : d'où il résulte que sa conscience est tranquille ;

» Par ces motifs, le tribunal condamne la nommée Paula, prévenue et convaincue du crime d'assassinat et de sacrilège sur la personne sacrée de monseigneur Pierre Arbues, grand inquisiteur de Séville, à la peine de mort.

» Et attendu que, dans la perpétration de ce crime, il y a eu longue préméditation, le tribunal, conformément aux lois du royaume, condamne ladite Paula à être rouée vive, puis écartelée. Et à cause du parricide, à avoir la main droite coupée et brûlée par la main du bourreau.

» Après l'exécution de cette sentence, les membres de la supplicée seront exposés sur les grandes routes et abandonnés en pâture aux bêtes, avec défense de leur donner la sépulture.

» Fait à Séville, etc. »

Paula avait écouté sa sentence sans frémir ; mais à ces mots « ses membres seront dispersés sur les chemins avec défense de leur donner la sépulture, » un profond sentiment de dégoût, de pudeur révoltée et d'horreur instinctive de l'abandon même après la mort, fit un moment faiblir son courage. Elle posa sa main sur ses yeux comme pour ne pas voir ce spectacle horrible qu'elle se représentait par la pensée ; lorsqu'elle se leva pour être conduite à la chapelle de la prison où elle devait passer la nuit, un tremblement convulsif agitait ses membres : elle pouvait à peine se soutenir.

Mais comme elle sortait du tribunal, elle distingua dans la foule une vieille femme grande et pâle, qui la regarda longuement avec des yeux humides comme pour lui dire :

— Vous m'avez trompée, mais je suis là.

— Oh ! fit Paula en l'apercevant, je puis mourir tranquille maintenant ; vivante ou morte, celle-là veillera sur moi.

Cette femme, c'était Juana.

Partie avec Estevan et Dolores pour obéir à Paula, au bout de deux jours de

marCHE elle avait quitté ses compagnons de voyage et était retournée à Séville, inquiète sur l'enfant qu'elle avait nourri et à qui elle avait voué sa vie entière, au point de la suivre dans toutes les phases et les incidents de son incomparable vengeance ; mais connaissant peu les chemins, Juana s'était égarée : voilà pourquoi elle n'était arrivée à Séville qu'après le jugement de Paula.

XLVIII

EN CAPILLA

C'est un usage pieusement établi en Espagne, lorsqu'un homme est condamné à mort, de le laisser passer quarante-huit heures enfermé dans un cachot transformé en chapelle ardente, qu'on nomme la *capilla*. Là, la religion offre, sous toutes les formes, ses pieux secours et ses puissantes consolations à celui qui va mourir. Des prêtres, se relevant d'heure en heure, l'assistent et le consolent en cherchant à le fortifier, par l'espérance, contre les horreurs du supplice.

La confrérie de Paix et Charité, tendre mère de tous ceux que réclame le bourreau, veille à rendre douces leurs dernières heures en leur prodiguant les soins les plus assidus, en satisfaisant leurs moindres caprices ; et en outre, on permet à ces pauvres malheureux de s'entretenir avec leurs parents et avec leurs amis.

On leur donne, en un mot, toutes les consolations permises à la charité par la loi impitoyable, mais qui ne dépassent jamais la limite de ses droits. En Espagne, la loi condamne injustement quelquefois peut-être, mais elle mêle à sa rigueur nécessaire les adoucissements de la pitié ; elle condamne à la mort, mais non pas à l'agonie.

La chapelle où José fut enfermé était une voûte en ogive soutenue par de fragiles colonnes, dont les chapiteaux allongés en feuilles délicates et légères s'arrondissaient dans le haut en têtes de palmiers : c'était une sculpture sarasine, gracieuse imitation de la nature d'Afrique.

Sur l'autel, sombre et drapé de noir, brûlaient, aux deux côtés du christ, des cierges de cire verte.

À la droite de l'autel, deux fauteuils étaient préparés : l'un pour le patient, l'autre destiné aux religieux qui venaient l'exhorter.

Par terre, dans un coin, on pouvait voir un large scalpel, des cordes et une grande croix de Saint-André en bois de chêne, sur laquelle reposait une lourde massue de fer.

C'étaient les instruments du supplice...

Paula n'y prit pas garde.

En ce moment suprême qui allait clore sa vie, encore si jeune, un doute cruel l'obsédait.

Elle avait été élevée dans des habitudes très-pieuses. Un sentiment de haine légitime et insurmontable, un désir effréné de vengeance, l'avaient successivement entraînée à la profanation d'une foule de choses saintes, et enfin au meurtre, le crime qui est en abomination devant Dieu. Ce crime, elle l'avait accompli avec persévérance, sans hésitation, sans remords; elle avait, il est vrai, frappé un monstre souillé de meurtres, de viols et de rapines, et pourtant elle se demandait maintenant avec d'inexprimables terreurs si Dieu, grand et miséricordieux, Dieu, qui sans doute avait reçu dans son sein ce Fernand bien-aimé à qui elle avait sacrifié sa vie, ne la repousserait pas elle-même comme indigne des biens célestes.

Elle s'agenouilla sur la dalle nue de la chapelle, et appuya son front, qui brûlait, sur le marbre de l'autel.

Cette âme, remplie d'angoisses, éprouvait un terrible doute; elle craignait de ne pas revoir, dans une autre vie, celui pour qui elle avait voulu mourir; après tant de larmes, tant d'efforts et tant de souffrances, cette pensée était pour elle une incomparable torture.

En ce moment, un moine entra dans la chapelle. Paula se jeta à ses genoux et lui raconta en pleurant toutes ses angoisses. Ce moine la *consola* en lui parlant de l'effroyable supplice qu'elle allait subir, en l'exhortant à oublier son amour sacrilège pour un hérétique, et à implorer la miséricorde de Dieu et celle de monseigneur Arbues, *martyr*, qui du haut du ciel lui pardonnait sans doute; puis il lui parla longuement de la grâce, de l'extase, de la béatitude...

Paula se releva désespérée: elle avait frappé sur une pierre, et rien n'avait répondu à la détresse de son âme.

L'heure sonnait; le moine se retira comme un soldat qui aurait eu fini sa faction.

Ainsi les exercices de la divine religion du Sauveur perdent, en passant par des mains stupides, toute leur suave poésie, leurs angéliques consolations.

— Oh! dit Paula avec amertume et dégoût, j'aurais dû me souvenir que ces moines sont des brutes, des mécaniques vivantes qui agissent par habitude et non par conviction; l'esprit d'en haut n'est point en eux, ce sont des automates; chez eux, la matière seule est agissante.

— Seigneur, mon Dieu! poursuivit-elle, vous avez été le martyr des mauvais prêtres et des hypocrites; pardonnez-moi, car j'ai été leur martyre aussi.

Vous qui avez apporté au monde une loi d'amour et n'avez enseigné que l'amour, pardonnez-moi, mon Dieu! car je suis devenue coupable pour avoir aimé.

En parlant ainsi, Paula répandait des larmes brûlantes et amères; son corps flexible, replié sur lui-même, avait une grâce douloureuse impossible à décrire. Elle n'avait gardé de son vêtement de moine que sa tunique de laine blanche; et comme ses cheveux, qui n'étaient pas rasés depuis huit jours, avaient légèrement repoussé, sa physionomie en était beaucoup changée.

A la voir ainsi, belle et délicate, et pourtant imposante par l'habitude qu'elle avait prise du commandement, on demeurait indécis, ne devinant pas son sexe au premier coup d'œil. C'était Paula, et pourtant c'était encore José: un singulier mélange de grâce et de force, d'énergie et de tendresse.

Cette pauvre femme simple et douce qui, si jeune encore, avait tant appris des choses de la vie, avait un charme douloureux et attendrissant.

Ainsi ployée sur les marches de l'autel, en face des instruments de torture qui, le lendemain, allaient briser ses membres, elle ressemblait à une fleur frêle et penchée sur l'abîme qui doit l'engloutir, comme pour l'attendrir et l'implorer.

Mais elle avait beau s'adresser à toutes les choses qui l'entouraient, rien ne pouvait répondre aux besoins de son âme, ni dans le présent, ni dans l'avenir.

Alors, comme le voyageur qui s'égare et retourne au chemin qu'il a déjà parcouru, Paula fit un retour en arrière; elle revint lentement dans sa vie passée, ayant soin d'en feuilleter les pages une à une pour n'en rien laisser échapper.

Et en lisant ainsi dans le livre de sa mémoire, elle se revit enfant blanche et pure, jouant sous les orangers fleuris de l'Alhambra, la merveille maure, rêvant déjà dans son âme ardente et fière l'amour d'un noble et vaillant chevalier, qui posait sur son front la blanche couronne des vierges.

Puis elle revit ces églises grenadines, magnifiques mosquées converties en temples catholiques par la pieuse Isabelle; monuments de poésie chrétienne entés sur la poésie orientale. Là, elle regarda passer, comme dans un rêve, toute cette fantasmagorie du culte romain qui l'avait en ces temps-là bercée d'émotions douces et saintes, les longues files de moines dont les têtes blanches se perdaient dans des nuages d'encens, les étoles et les chapes brodées d'or, les blancs surplis des diacres, et la dalmatique brodée de l'archidiacre, et les calices couverts de pierreries, et les larges soleils d'or où reposait le saint sacrement, et les archanges d'argent massif aux ailes déployées, et les châsses remplies de reliques, et les bouquets de pierreries, couronnes offertes par les reines d'Espagne à la reine du paradis.

Ainsi elle reconnut toutes les églises de Grenade, bazar oriental où venaient s'étaler sous mille formes les richesses du Mexique.

Et en comparant ses sensations naïves d'alors, son admiration candide pour toutes ces merveilles terrestres avec son amer scepticisme d'à présent, Paula comprit pourquoi le clergé voulait à tout prix prolonger l'ignorance du peuple.

Pourtant, elle éprouva un charme doux et attendrissant à se rappeler ses jours d'ignorance et d'abandon naïf à la foi qu'on lui inspirait, ses transports de joie et d'extase lorsque, agenouillée devant une image du Christ versant des larmes au temps de sa passion, il lui semblait voir pleurer le Sauveur lui-même, dont on lui avait raconté la touchante et sublime histoire.

Ces temps avaient, par le contraste de sa vie présente, un reflet doré qui illuminait d'une dernière lueur son front déjà couvert d'une ombre mortelle.

Puis, elle se revit orpheline, recueillie par cette noble famille de Cazalla, si sainte et si pure; elle se retrouva auprès de son beau fiancé, son doux et bien-aimé Fernand... Mais à ce tableau si pur dans le lointain, venaient bientôt se mêler des tons sinistres, des morts profanés, des vivants persécutés et suppliciés, son Fernand traîné au supplice, et elle-même...

Oh! à ce souvenir terrible, son âme déborda d'amertume, et elle compta heure par heure, minute par minute, les jours qu'elle avait ainsi passés, traînant sa chaîne d'esclavage, baisant les pieds du tigre qu'elle abhorrait, voyant ses yeux pleins de larmes d'un sourire hypocrite, son front abattu, d'une auréole de joie, renonçant même à prier de peur de profaner la prière.

Puis enfin, elle, douce, timide et craintive, elle armait sa faible main du poignard, et au pied même de l'autel elle immolait celui qui l'avait perdue... Elle le revoyait les yeux hagards, la gorge saignante, râlant ces mots dans un dernier souffle d'agonie :

— Dieu est juste...

— Oui, Dieu est juste ! s'écria Paula en se relevant par un mouvement énergique ; Dieu est juste, il me pardonnera.

— Oh ! poursuivit-elle avec un cri d'inexprimable angoisse, le martyr n'est-il pas un baptême, et n'accomplirai-je pas le mien sur cette croix ?...

En se retournant, Paula avait aperçu les instruments de son supplice, et loin que la vue de ces objets terribles l'épouvât, elle éprouva une indicible



Jose dans la chapelle.

et cruelle jouissance à calculer les horribles douleurs qu'elle aurait à supporter ; car, plus elles lui semblaient affreuses et intolérables, plus elle se disait avec une intime confiance en Dieu, que cela, ajouté aux longues tortures de sa vie, suffirait pour expier ses fautes et qu'elles lui seraient pardonnées.

Or, Paula ne voulait plus qu'une chose, être réunie à Fernand.

La porte de la chapelle s'ouvrit, et deux seigneurs espagnols, membres de la Paix et Charité, demandèrent, avec toute la courtoisie possible, si la condamnée n'avait besoin de rien.

— Rien pour cette vie, messeigneurs, répondit Paula avec un angélique sourire ; mais pour l'autre...

— On aura soin de cela aussi, ajoutèrent les gentilshommes en se rappro-

chant de Paula ; nous ferons prier et dire des messes pour le repos de votre âme.

— Puisque vous voulez bien accomplir les dernières volontés d'une mourante, dit Paula, chargez-vous de ceci et donnez-le à la plus pauvre fille de l'Espagne pour la marier.

En disant cela, la condamnée avait tiré de son sein une croix en diamants, c'était un bijou d'un grand prix qui lui venait de sa mère.

— Vous ferez cela, monseigneur, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-elle.

— Je vous le promets, dit le gentilhomme.

— Merci, monseigneur, j'y compte ; c'est l'unique bien qui me reste, qu'il serve au moins à faire quelque heureux.



Tu veux donc marier aussi ?

— Est-ce tout ? demanda le frère de la Paix et Charité.

— Il y a bien encore autre chose, dit Paula avec un peu d'hésitation.

— Parlez, tout ce qui dépendra de nous vous sera accordé.

— En venant ici, monseigneur, reprit-elle, vous avez dû rencontrer une pauvre femme vêtue de noir qui pleurait peut-être sous ses voiles en regardant vers la prison. Cette femme, c'est ma mère, c'est elle qui m'a nourrie. On ne refuse pas aux condamnés la grâce d'embrasser une dernière fois ceux qu'ils ont aimés ; eh bien ! faites venir cette femme, monseigneur, et priez qu'on la laisse arriver jusqu'à moi.

— Vos vœux seront exaucés, répondit le pieux seigneur.

Et il sortit aussitôt avec le frère qui était venu avec lui.

A ce moment, un second prêtre de l'ordre des Agonisants remplaçant celui qui avait reçu la confession de Paula.

Il s'approcha de la jeune femme, et continua les exhortations banales du premier.

On eût dit une leçon apprise, que chacun de ces moines venait répéter à son tour.

Et sur leur physionomie distraite ou ennuyée pendant qu'ils remplissaient ce pieux devoir, on voyait à nu toute la sécheresse, toute l'aridité de leur âme.

Ces hommes avaient généralement des cœurs de bronze et une santé de fer.

Paula le laissa parler sans lui répondre; elle pria intérieurement et non pas des lèvres, pour implorer le grand dispensateur des miséricordes; elle n'avait pas besoin d'un pareil intermédiaire, il eût refroidi sa ferveur au lieu de la réchauffer.

Elle resta donc muette et recueillie, attendant l'exécution de la promesse du gentilhomme, pendant que le moine, commodément établi dans son fauteuil, avait penché sa tête sur sa poitrine et s'était légèrement endormi en récitant des litanies.

Paula avait les yeux tournés vers la porte; son âme ne pouvait être distraite de l'espoir qu'elle avait conçu de voir sa nourrice une dernière fois.

Son attente ne fut pas vaine; le gentilhomme revint bientôt suivi de cette femme vêtue de noir que lui avait désignée Paula, et qu'il avait effectivement rencontrée aux avenues de la prison.

En se retrouvant, Paula et sa nourrice n'eurent point de paroles; mais la condamnée se jeta sur le sein qui l'avait nourrie, et là, pour la première fois depuis bien des années, elle pleura sans contrainte.

Par respect pour cette dernière entrevue, les frères de Paix et Charité s'étaient retirés.

C'était l'usage aussi que le prêtre laissât le condamné s'entretenir librement avec ceux à qui il était permis de le visiter. Le moine agonisant ne bougea donc pas; à l'arrivée de Juana, il ouvrit à demi les yeux, puis il continua de réciter ses oraisons à voix basse.

Lorsque Paula eut versé dans le sein de sa nourrice toutes les larmes amassées depuis si longtemps, elle releva la tête, et fixant ses grands yeux noirs sur ceux de sa vieille nourrice, elle lui dit avec une tendresse infinie :

— Tu veux donc mourir aussi?

— Après toi seulement, répondit Juana.

— Tu as raison, dit Paula avec un amer dédain de la vie; que ferais-tu seule ici?

— N'est-ce pas! fit la sévère Juana; comme si pour ces deux femmes qui avaient vécu seulement de dévouement et d'amour, la vie terrestre ne fût rien sans celle de l'âme, et qu'elles n'eussent été créées que pour vivre ici-bas comme les archanges, d'extase.

Oh! bienheureuses natures qui, venues de Dieu, vivez en lui et retournez à lui sans vous en être jamais séparées! Car celui qui vit seulement d'amour existe en Dieu.

Puis elles restèrent en silence à côté l'une de l'autre, les mains tendrement entrelacées, savourant le bonheur de se voir encore avant leur séparation d'un jour.

Elles n'avaient plus rien à se dire, la terre n'existait plus pour elles, elles allaient mourir et se retrouver...

Elles avaient ainsi passé une heure ensemble sans en compter les minutes, la sbrre entra dans la chapelle pour les avertir qu'il était temps de se séparer.

Seulement alors, le doute qui l'avait obsédée revint agiter l'esprit de Paula, et comme sa nourrice lui tendit ses deux bras pour l'étreindre dans un dernier baiser, elle lui dit avec angoisse :

— N'est-ce pas que Dieu me recevra dans son sein et qu'il m'a pardonné?

→ Pauvre victime! répondit Juana; sois tranquille, nous nous reverrons...

Un rayonnement céleste resplendit à ces mots sur le visage de Paula.

Elle présenta son beau visage au baiser de sa mère adoptive; Juana la baisa tendrement au front et sortit en lui disant :

— A bientôt...

Paula demeura plongée dans une extase céleste qui dura jusqu'au jour

XLIX

LE SUPPLICE DE LA ROUE

Il était six heures du matin.

Un homme entra dans la chapelle où était Paula.

Cet homme était le bourreau.

En le voyant, la première impression qu'éprouva Paula fut de terreur, la seconde de joie; elle allait mourir!... Mais en dépit d'elle-même, à l'aspect de l'homme qui allait la torturer, elle n'avait pu réprimer un premier mouvement d'horreur: instinct de la nature physique qui ne cède qu'après la réflexion à l'influence du sentiment moral.

— Je suis prête, dit la jeune femme en se relevant.

Le bourreau s'approcha alors, et posa sur la tête de la condamnée une calotte verte ornée d'une croix blanche. Cette coiffure avait la forme d'un bonnet grec.

Puis, dépouillant Paula de sa tunique de flanelle blanche, l'exécuteur des hautes œuvres la revêtit d'une robe mi-partie de rouge et de noir. La couleur noire était celle des parricides, le rouge désignait le sacrilège.

Paula le laissa faire avec indifférence; peu lui importait le vêtement dans lequel elle allait quitter la vie.

Quand le bourreau eut fini :

— Est-ce tout? lui demanda-t-elle.

— Tout pour le moment, répondit cet homme.

→ Quand dois-je mourir?

— Pas encore.

— Oh ! mon Dieu ! fit Paula avec impatience.

Le bourreau la regardait avec étonnement ; il ne comprenait pas qu'un condamné fût impatient de mourir.

Il laissa Paula seule en lui disant :

— Faites vos derniers actes de contrition.

Paula se jeta à genoux en criant de nouveau à Dieu son éternelle prière :

— Que je sois réunie à Fernand !...

Un prêtre entra alors dans la chapelle pour exhorter une dernière fois la condamnée, mais elle ne lui répondit pas ; elle continua d'implorer Dieu dans son âme.

Et comme il insistait, elle lui répondit avec douceur :

— Dieu m'a pardonné, ma mère me l'a dit.

Le prêtre crut que la terreur du supplice avait égaré sa raison.

A ce moment on venait la chercher.

Elle se leva avec un cri de joie et s'élança vers la porte ; mais comme son calice de douleur n'avait pas encore été rempli, on lui prit les deux mains qu'on lia avec des cordes, comme s'il eût été nécessaire de la traîner de force à ce supplice qu'elle réclamait avec tant d'ardeur.

Mais la résignation de Paula n'avait plus de bornes ; elle était heureuse de souffrir.

Elle sortit de la chapelle.

Lorsque, après avoir traversé les corridors obscurs de la prison, elle se trouva dans la rue, le soleil darda en plein sur son visage d'une pâleur éclatante, où se mélangeaient, autour des yeux et des tempes, quelques tons bleuâtres.

Éblouie de cette clarté soudaine, Paula ferma un instant les yeux.

Lorsqu'un peu habituée à cette vive lumière, elle les rouvrit et regarda autour d'elle, elle se vit entourée de soldats, de gens pieux qui, un cierge à la main, l'accompagnaient directement au supplice, et de moines agonisants rangés sur deux files et récitant d'un ton lamentable les prières qui précèdent le dernier moment.

Un d'eux se tenait constamment auprès de la condamnée en l'exhortant à bien mourir.

Puis, mêlée aux agonisants, la confrérie de Paix et Charité, dernier ami des suppliciés, accompagnait l'objet de ses soins, on pourrait presque dire de son culte ; antithèse vivante de la loi humaine, la confrérie de Paix et Charité était le fidèle interprète de la clémence du divin Sauveur.

Les gens du peuple, toujours avides de spectacles horribles, accouraient en foule sur les traces du condamné. Plusieurs d'entre eux demeuraient frappés de surprise à la vue de ce jeune et beau visage qui semblait appartenir à une femme ou à un archange.

Mais comme le jugement à huis clos de Paula n'avait pas fait de bruit, et que rien de ce qui s'y était passé n'avait été divulgué, si ce n'est la condamnation à mort de l'assassin, tout le monde avait ignoré son véritable sexe ; on s'était figuré un homme terrible et colossal ! L'assassin d'un grand inquisiteur ne pouvait être qu'un homme extraordinaire, et on n'avait sous les yeux qu'un être frêle, pâle, doux et beau, une créature presque idéale.

Pendant ce douloureux pèlerinage, Paula fut l'objet d'une ardente curiosité, et aussi d'une incroyable pitié. Le peuple, qui la prenait toujours pour un

jeune moine, se sentait attendri malgré lui en faveur de tant de jeunesse, et le souvenir odieux de Pierre Arbues augmentait encore cette disposition à l'indulgence pour son meurtrier.

Le cortège arriva ainsi jusqu'à la plaza Mayor.

En revoyant ce lieu où, la dernière fois qu'elle y était venue, le jour de l'auto-de-fé, Pierre Arbues avait fait immoler tant de victimes, le cœur de Paula se remplit d'indignation ; elle tourna les yeux vers le Quemadero comme pour chercher les martyrs qui étaient tombés sur cette brûlante arène.

On avait vu aussi que Fernand était tombé.

Ce fut le dernier retour de Paula vers son existence terrestre maintenant accomplie. Elle baissa la tête sur sa poitrine, et attendit que la mort vint la chercher.

Elle regarda sans pâlir les instruments de son supplice, et monta sur l'échafaud d'un pas ferme.

Un moine agonisant y monta avec elle.

Lorsqu'elle y fut arrivée, elle se jeta à genoux en levant les yeux au ciel, et du plus profond de son cœur elle implora une dernière fois sa miséricorde.

Puis elle se releva et attendit.

Mais en ce moment ses yeux s'arrêtèrent sur la foule qui entourait l'échafaud, et parmi tous ces visages inconnus, elle remarqua une blanche et douce figure qui se tenait au pied de son calvaire, comme la mère du Christ sous la croix du Sauveur des hommes.

C'était la douce et courageuse Juana.

A ce moment suprême, elle voulait encore la fortifier par sa présence, et elle avait eu le courage de venir assister à son supplice.

Paula lui sourit imperceptiblement, puis elle lui montra le ciel du regard.

Alors Juana abattit sa mantille sur son visage, et la releva soudainement comme pour lui dire encore une fois dans un langage symbolique : notre séparation n'est que d'un jour.

Le prêtre qui assistait la condamnée lui présenta alors à baiser un christ d'argent qu'il tenait à la main.

Paula posa pieusement ses lèvres sur l'image sacrée.

Pendant ce temps, le prêtre la bénit, et le peuple, enthousiaste à la vue d'une si touchante résignation, s'exalta pour le criminel qui mourait si saintement.

L'exécution allait commencer.

Il y avait sur l'échafaud une grande croix de Saint-André, une masse en fer, une hache et un billot.

Le bourreau détacha les mains de la condamnée, prit sa main droite par le poignet, la posa sur le billot et voulut l'y attacher.

— Cela est inutile, dit Paula ; faites.

Le bourreau leva sa hache...

Paula suivait de l'œil tous ses mouvements.

Mais, plus rapide que la pensée, la hache retomba en sifflant, et cette main blanche et pâle bondit sur le billot, inondée par les flots de sang qui s'échappaient des artères coupées.

D'un seul coup le bourreau l'avait séparée du bras.

Un long cri d'horreur s'éleva dans la foule. Paula seule n'avait rien dit ; seulement son visage était devenu plus pâle encore, et un léger tremblement nerveux l'avait saisie.

Le bourreau voulut éteindre avec des linges le sang qui s'échappait de la blessure.

— Laissez, dit Paula, ce sera plutôt fini.

Elle pâlisait à vue d'œil, et malgré l'immensité de son courage, la douleur atroce qu'elle éprouvait et la grande quantité de sang qui s'échappait de son bras mutilé l'affaiblissaient à chaque minute; elle pouvait à peine se soutenir.

Elle tourna les yeux vers la croix où devait se terminer son supplice, et dans son avidité inexprimable de repos, elle sourit à ce lit de douleur qui allait du moins supporter son corps anéanti; et s'adressant au bourreau d'une voix suppliante, elle lui dit :

— Achevez...

Le bourreau, aidé d'un valet, l'enleva aussitôt dans ses bras robustes, l'éleva sur la croix, en ayant soin que chacun de ses membres correspondit à chacune des branches, en sorte qu'ainsi placé, le corps avait la figure d'un X. Il lia ensuite les jambes et les bras de la victime, même le bras douloureux qui avait été mutilé; et après que ces diverses opérations furent achevées, cet homme, qui ne devait pas avoir d'entrailles, éleva, impassible, sa massue de fer comme eût pu le faire une mécanique vivante.

La massue retomba lourdement de tout le poids de la force herculéenne de cet homme, sur un bras frêle qu'elle brisa comme du verre.

C'était celui qui avait déjà subi la peine des parricides.

Un gémissement sourd, prolongé, involontaire, vint mourir sur les lèvres de l'infortunée, semblable au dernier frémissement de l'airain sur un timbre sonore après que l'heure a sonné. Un horrible frisson de douleur courait dans la moelle des os de Paula.

C'était horrible.

La foule, muette et morne, assistait en frémissant à cet effroyable drame.

Malgré les liens qui les retenaient sur cette croix d'agonie, les membres de Paula étaient agités de convulsions affreuses; et malgré la chaleur de la journée, ses dents claquaient comme si elle avait eu froid.

Son sang continuait de couler, et elle allait s'affaiblissant toujours davantage.

Trois coups de massue pareils au premier achevèrent de briser ce corps si beau, créé pour toutes les délices de la vie; et à chaque fois, les gémissements de Paula devenaient plus sourds et plus indistincts.

Au dernier coup, les gémissements furent à peine sensibles. Les yeux de la victime, déjà ternes et voilés, achevèrent de se fermer; leurs longues paupières s'abaissèrent sur ses joues comme une ombre légère; son front blêmit et se colora d'une teinte d'ivoire jauni; sa bouche se contracta sur ses dents éblouissantes comme dans un dernier sourire, et une légère convulsion souleva une dernière fois sa poitrine, puis ce fut tout...

Le sang cessa de couler des artères tarées...

Paula ne souffrait plus.

Le bourreau posa la main sur le cœur de la suppliciée, il n'avait plus de pulsations.

— Elle est morte, mon père, dit cet homme au moine qui l'avait accompagnée jusque sur l'échafaud.

— Que Dieu fasse miséricorde à son âme, répondit le moine en se tournant vers le peuple; prions, mes frères, pour la victime qui vient d'expirer.

A ces mots, Juana, qui pendant tout le temps qu'avait duré cet épouvan-

table supplice, était restée au pied de l'échafaud, étouffant ses sanglots et dévorant ses larmes, Juana poussa un grand soupir comme si un poids affreux eût été enlevé de dessus sa poitrine.

Son enfant, qu'elle n'avait pu sauver, avait au moins cessé de souffrir.

Il s'était fait un grand silence parmi la foule; cette terrible exécution avait été si rapide, la patiente, victime forte et résignée, avait si peu cherché à attendrir le peuple en sa faveur, elle avait montré un courage tellement héroïque, que ce peuple espagnol, si amoureux de toute grandeur, se sentait entraîné à une admiration sans borne pour le moine parricide. S'il avait su que ce moine était une femme... combien plus grande eût été son admiration!

Mais par un calcul de la justice, ce secret resta toujours ignoré; on craignait qu'en le divulguant on ne donnât ainsi à deviner la véritable cause de la mort de Pierre Arbues.

Le bourreau et ses aides descendirent de l'échafaud. Le peuple se retirait lentement en devisant, selon son bon sens vulgaire, sur cet événement extraordinaire d'un inquisiteur mis à mort pour avoir assassiné un autre inquisiteur; car Paula n'était toujours pour lui qu'un officier de l'inquisition.

Bientôt il ne resta plus autour de l'échafaud que les sentinelles chargées de garder le corps jusqu'à l'heure où le bourreau viendrait l'écarteler.

Cela devait se faire le même soir, à la nuit.

Juana se retira la dernière, mais elle se tint peu éloignée de la place, dans le fond d'une église voisine; sa tâche n'était pas encore accomplie.

De temps à autre, quelques curieux s'avançaient autour de l'échafaud, se hissaient sur la pointe des pieds, et regardaient le cadavre du condamné, beau encore malgré tant d'incroyables mutilations; mais les sentinelles écartaient avec soin les curieux, car on avait ordonné que personne ne pût approcher de trop près.

Enfin il fut nuit.

La plaza Mayor devint déserte; seulement quelques gardunos la traversaient de temps à autre, en silence, les pieds nus ou chaussés d'alpargatas, marchant d'un pas si léger qu'on eût dit que le sol était rasé par un oiseau. Ils passaient là comme par hasard, sans intention, n'essayant même pas de s'approcher de l'échafaud; mais, en effet, ces hommes étaient en sentinelle pour surveiller l'enlèvement du cadavre de Paula après que le bourreau l'aurait écartelé.

Celle qui n'avait cessé de veiller sur cette malheureuse jeune fille pendant sa vie, la noble et fidèle Juana, veillait encore sur sa dépouille mortelle. Elle avait acheté, avec l'or et les bijoux qui lui restaient, ces hommes que l'appât du gain avait toujours le pouvoir de séduire, et à qui, vu leurs relations intimes avec l'inquisition, l'impunité était presque toujours assurée.

Lorsque dix heures sonnèrent, le bourreau, suivi d'un aide, retourna sur le lieu de l'exécution.

Il avait à la main un très fin scalpel, et ses aides portaient des épieux de fer très pointus.

Arrivé sur l'échafaud, le bourreau commença par délier le cadavre qui était resté attaché sur la croix; il était encore tiède, et les membres n'avaient perdu que très peu de leur souplesse.

Le bourreau fendit en deux, dans le dos, la tuni que dont Paula était revêtue, et mit à nu ce corps blanc et pur d'une forme enchanteresse.

Puis, à la lueur d'une torche de résine dont la flamme vacillante projetait

sur ces chairs blafardes des tons d'un rouge vif mélangés de grandes ombres noires, le bourreau se mit à disséquer le corps avec une dextérité incroyable; il scalpa dans les muscles et dans les nerfs, coupa lestement les tendons, et après avoir parfaitement disjoint les os, il les désembotta l'un après l'autre, acheva de scalper les muscles et sépara les membres du tronc.

Cela fait, il enleva dextrement la tête et la posa à côté des membres.

Comme il terminait cette opération, un frère majeur (*hermano mayor*) de Paix et Charité s'avança vers l'échafaud et réclama le tronc du cadavre pour l'ensevelir.

C'était le droit de la confrérie, et elle se hâta d'en user.

Ce tronc fut pieusement recueilli dans un cercueil en bois de chêne, et les



Paula posa ses lèvres sur l'image sacrée.

confrères, en s'emparant de ce précieux butin de la charité, jetèrent un regard de regret sur les membres abandonnés qui demeuraient la proie du bourreau.

Toutefois, le corps ne fut livré à la confrérie de Paix et Charité que sur le serment de ne pas révéler le sexe de Paula.

Mais il fallait que la justice eût son cours.

Le bourreau enleva donc les membres et la tête; il les réunit et les lia dans un sac de toile rempli de son, et, toujours suivi de ses acolytes, il s'achemina vers la route de Cadix, de l'autre côté du barrio de Triana.

Les gardunos suivirent de loin pour voir quelle route ils avaient prise.

Lorsqu'ils furent arrivés à une demi-lieue environ de Séville, les exécuteurs

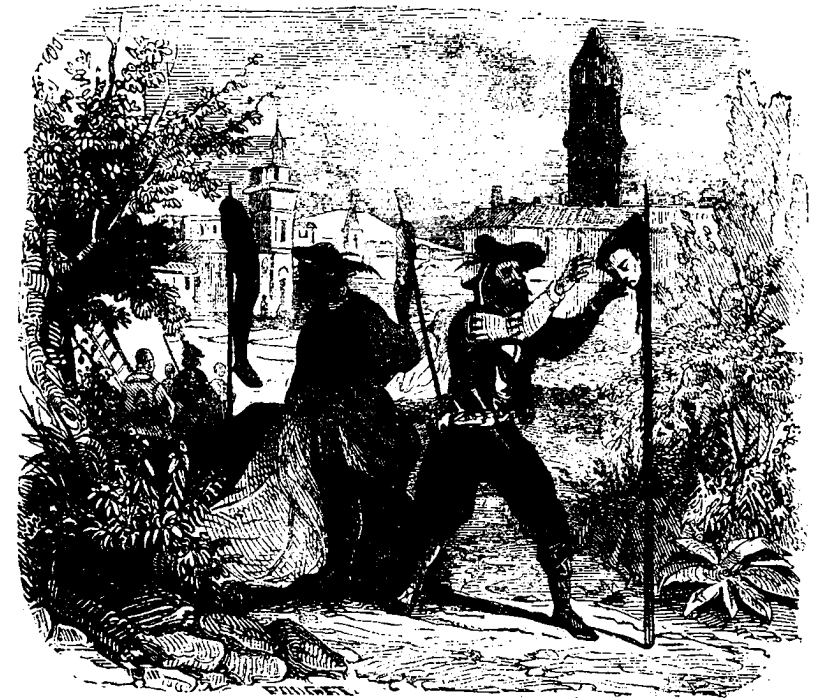
plantèrent en terre cinq épieux de fer, les y fixèrent solidement avec un lourd marteau; puis le bourreau posa et enfonça lui-même sur la pointe des épieux, qui était hors de terre, les membres et la tête de Paula, qui restèrent ainsi exposés à la vue des passants et à la voracité des bêtes fauves.

Cela fait, les exécuteurs se retirèrent; leur tâche était accomplie.

Les gardunos s'étaient tenus cachés à quelque distance.

— A nous maintenant, dirent-ils, lorsqu'ils virent les exécuteurs à une assez grande distance.

— Oui, et dépêchons, ajouta l'un des gardunos, afin qu'on ne vienne pas nous surprendre à un pareil *éclipsement*.



Enlevant la tête de la suppliciée...

— Dieu nous en garde ! j'aimerais mieux être surpris à éclipser la mitre de l'archevêque.

En même temps, les deux enfants de la Garduna s'approchèrent ensemble des épieux où étaient exposés les membres de Paula.

Un de ces hommes tendit par les quatre coins un grand carré de toile blanche, pendant que l'autre, enlevant un à un les membres et la tête de la suppliciée, les déposait dans le carré de toile.

Quelques minutes suffirent à cette opération.

Puis, chargés de leur précieux fardeau, les gardunos reprirent le chemin del Palacio, qui était heureusement peu éloigné.

Personne ne se rencontra sur la route, et leur expédition nocturne demeura parfaitement cachée.

Mandamiento les attendait dans la salle des délibérations.

— Voilà, maître, dirent-ils en arrivant; notre besogne est faite.

— Pas encore, répondit Mandamiento; suivez-moi.

Et il les conduisit dans le souterrain où ils avaient brûlé le cadavre de l'ancien gouverneur de Seville.

Là, Juána attendait.

Un cercueil doublé de soie blanche était au milieu du souterrain, à côté d'une fosse qu'on y avait creusée.

En voyant arriver les gardunos, Juana se leva.

Elle vint à eux et leur prit des mains les membres mutilés de sa fille; puis elle dit à Mandamiento :

— Qu'on me laisse seule quelques instants; j'ensevelirai moi-même mon enfant.

Mandamiento et les gardunos se retirèrent.

Juana étendit par terre la toile qui contenait les restes de Paula, ceux du moins que la Paix et Charité n'avait pu ensevelir.

A la vue de cette noble tête qu'elle avait tant aimée, le courage de la vieille femme sembla l'abandonner un instant. Elle se pencha sur ces lèvres froides et décolorées qui avaient sucé son lait lorsque Paula était enfant, et elle pleura ses dernières larmes, ses larmes de mère.

Mais cette âme forte et pleine de foi ne pouvait longtemps se laisser abatre; elle regarda ces yeux éteints d'où la vue s'était retirée, et leur dit en les baisant une dernière fois :

— Enveloppe mortelle de l'âme de ma Paula, retournez à la terre en attendant la résurrection éternelle ! Ce n'est plus là Paula, Paula est au ciel et j'irai la rejoindre.

Alors elle essuya ses larmes, déposa avec courage les membres raidis de la morte dans le cercueil qui les attendait, le recouvrit d'un grand voile, et s'agenouilla en priant auprès du cercueil.

Au bout d'une heure, Mandamiento rentra avec les gardunos.

Juana se leva et vint à lui.

— Tenez, dit-elle, señor Mandamiento, vous avez loyalement rempli vos promesses, et j'ai rempli aussi les miennes; mais ce n'est point assez encore, et je veux récompenser votre zèle.

En même temps, elle ôta de son doigt une bague d'un très-grand prix et la donna au maître de la Garduna.

— Señora, dit Mandamiento, ébloui d'un si riche présent, que fera la confrérie pour reconnaître votre générosité incomparable ?

— Laissez-moi prier jusqu'à demain près de ce cercueil, dit Juana; demain vous le déposerez dans la fosse qui lui est destinée.

— Qu'il soit fait ainsi que le désire votre seigneurie, répondit Mandamiento.

— Qu'on ne vienne ici que demain matin, ajouta Juana.

Mandamiento s'inclina en signe de consentement.

La nourrice de Paula resta seule.

Elle passa toute la nuit en prières auprès du cercueil.

Lorsque, le lendemain, les gardunos revinrent pour le mettre en terre, ils trouvèrent Juana penchée sur les restes de sa fille, les mains jointes et la tête inclinée.

Ils lui parlèrent, elle ne répondit pas.

Un d'eux la prit par le bras pour la réveiller, croyant qu'elle s'était endormie; mais Juana ne se réveilla pas, et son corps resta immobile et raide comme une pierre.

Elle avait tenu la promesse faite à Paula. Lorsque Paula avait eu quitté la terre, Juana l'avait quittée aussi, sans secousses, sans efforts, sans moyens coupables, par la seule volonté de mourir...

— Maître, dirent les gardunos à Mandamiento, cette femme est morte, que ferons-nous de son corps ?

— Le cercueil est grand, répondit le maître, c'est sans doute la dernière volonté de cette dame d'être ensevelie avec ce corps mutilé; mettez-la donc dans ce cercueil et que la même fosse les reçoive.

Deux femmes de la Garduna furent appelées pour ensevelir Juana, et, après des prières et des cérémonies bizarres, on descendit le cercueil dans la tombe.

Puis on le recouvrit de terre.

Les souterrains de la Garduna auraient éternellement gardé le secret de ces étranges funérailles, si le maître, selon la coutume invariable de la confrérie, n'eût consigné le fait dans ses mystérieux registres, retrouvés quelques siècles plus tard.

L

ADIEU

Dans une de ces nombreuses *posadas* (auberges) échelonnées le long du môle, où venaient manger les marins qui, de toutes les parties du monde, affluaient dans le port de Cadix, trois personnes étaient réunies au milieu d'une salle basse.

Autour d'elles, sur des bancs grossiers, on avait déposé quelques objets indispensables pour un voyage d'outre-mer : deux petites malles de la dimension la plus exigüe, et un sac de laine serré par des cordons de manière à pouvoir être porté à la main, et sauvé même en cas de fuite.

Les trois personnes qui occupaient cette salle étaient le comte de Vargas, la jeune comtesse et Jean d'Avila.

Depuis quinze jours, Estovan et Dolores, arrivés sains et saufs à Cadix par la grâce de la Garduna, attendaient l'exécution de la promesse de José.

L'apôtre, qu'ils n'avaient devancé que de quelques jours, attendait avec eux, leur aidant à supporter ces derniers moments d'anxiété pénible qui précèdent l'accomplissement d'un acte décisif de la vie.

Cependant l'impatience commençait à les gagner.

En outre, malgré leur incognito et la précaution qu'avaient eue les jeunes

mariés de conserver des vêtements populaires, Jean d'Avila n'était pas tranquille ; il redoutait pour eux les poursuites de l'inquisition.

Les trois amis étaient assis depuis quelques minutes sans parler ; ils semblaient être en proie à une violente préoccupation.

— Mon père, dit enfin le jeune comte, voilà près de vingt jours que nous avons quitté Séville ; le bâtiment hollandais sur lequel j'ai retenu notre passage peut partir d'un moment à l'autre, et je crains d'exposer Dolores en séjournant plus longtemps en Espagne. Pensez-vous que don José vienne nous rejoindre ainsi qu'il l'a promis ? N'ai-je pas plutôt lieu de craindre...

— Que sais-je ? répondit le religieux ; la disparition de Juana me semble étrange ; la fuite de cette femme cache certainement un mystère ; pourtant je ne puis croire...

— Oh ! non, non, s'écria la naïve Dolores ; José est un cœur d'ange, un martyr comme nous ; qui sait, ajouta-t-elle avec attendrissement, qui sait quel malheur aura peut-être frappé cette jeune tête ! Il y avait quelque chose de fatal en lui.

— Je n'ai jamais eu entière confiance dans ce dominicain, répliqua Estevan.

— L'inquisition cache tant de secrets étranges et terribles ! observa Jean d'Avila.

Mais enfin, mon père, continua Estevan, notre sûreté exige que nous partions au plus vite ; dois-je, pour obéir à une parole donnée en échange d'une promesse incertaine, compromettre la sûreté de celle qui m'est plus chère que la vie ?

— Deux jours encore, dit doucement la comtesse, deux jours seulement, mon Estevan ; si après ce terme José n'est pas venu, eh bien ! nous partirons, ajouta-t-elle avec un soupir douloureux, comme si, au moment de la quitter, elle eût donné un souvenir de tendresse et de regret à son Espagne bien-aimée.

A ce moment, un homme du navire sur lequel ils devaient s'embarquer vint les avertir qu'on mettait à la voile le même soir.

— Comment, sitôt ? s'écria vivement Dolores.

— Le vent est favorable, senora, répondit le matelot.

Ce mot-là tranchait toutes les difficultés. Le vent ! c'est le roi, c'est le Dieu des marins.

Dolores baissa tristement la tête et ne parla plus.

— Vous le voyez, mon père, dit Estevan, il est impossible d'attendre davantage ; il faut partir, partir aujourd'hui même.

— C'est vrai, répondit Jean d'Avila, ému de la tristesse de Dolores ; l'impérieuse nécessité est là qui commande, il faut lui obéir. Après tout, ajouta-t-il, cela est sans doute la volonté de Dieu.

— Eh bien ! dit Estevan au marin en lui montrant les deux petites malles, prenez ceci et emportez-le à bord. Ce soir, nous nous rendrons au navire.

Le matelot obéit et se retira.

Dolores rapprocha d'elle le sac de laine et en passa les cordons à son bras. Ce sac contenait les cendres de son père.

Il faisait très chaud. Estevan sortit un instant de la posada pour respirer l'air frais qui s'élevait de la mer.

Il fit quelques pas sur le môle, le long des murailles qui bordaient l'anse où est situé le port de Cadix. Cette vieille citadelle, cette ville imprenable entourée d'une double ceinture d'eau et de pierre, avait un aspect triste et morne.

Le soleil dardait d'aplomb sur le pavé brûlant ; les rues étaient désertes, et on n'entendait rien au dehors que le clapotement des vagues battant le pied des murailles avec un bruit harmonieusement monotone, ou les pas des sentinelles de faction à la porte de Mer.

— Ce soir, dit enfin Estevan en se parlant à lui-même, ce soir je vais donc quitter l'Espagne ! Oh ! que le ciel lui soit prospère ! s'écria-t-il en se tournant vers le nord comme pour jeter un dernier regard d'amour et d'indicible tristesse à cette terre chérie. Que Dieu détourne d'elle le fléau de ses malédictions, qu'il la rende à une vie nouvelle ! Allons, ajouta-t-il en soupirant profondément, pour moi le dernier sacrifice est fait... Il faut la fuir, puisque je ne peux rien pour elle.

Comme il achevait ces mots, il vit venir à lui, du côté du chemin de terre, cinq personnes qui portaient le costume des Sévillans. Il retourna alors sur ses pas et rentra prudemment dans la posada ; car il tremblait à chaque instant qu'on fût sur leurs traces, et qu'on les découvrit avant qu'ils eussent pu s'embarquer.

Mais à peine avait-il refermé sur lui la porte de la salle où étaient Dolores et Jean d'Avila, qu'on frappa rudement à cette porte.

Estevan tressaillit et hésita un moment.

— Qu'est-ce donc ? demanda Dolores étonnée.

— Ouvrez-nous, seigneur don Estevan, cria en même temps du dehors une voix que les trois amis reconnurent aussitôt.

C'était celle de Coco.

— C'est José qui arrive ! s'écria Dolores.

Estevan, un peu rassuré, avait rouvert la porte.

Mais ce n'était pas José ; c'était Coco, sa sœur, Manolina et la Serena, qui arrivaient de Séville, conduits par un des gardunos de la confrérie de Cadix, qui avaient reçu Estevan et Dolores à leur arrivée, et les avaient recommandés à la maîtresse *del meson* où ils étaient logés.

Grande fut la surprise de Dolores, d'Estevan et de Jean d'Avila.

— Qu'êtes-vous venus faire à Cadix, mes enfants ? leur demanda l'apôtre.

— Nous sommes venus chercher le seigneur don Estevan et la senora Dolores pour les suivre et les servir partout où ils voudront aller, répondit la Serena.

— Merci de votre dévouement, répondit la jeune comtesse attendrie ; ce n'est pas la première fois que je l'éprouve ; mais savez-vous bien, mes amis, que vous voulez suivre de pauvres exilés qui auront à peine de quoi vous faire vivre ?

— Nous travaillerons pour les nourrir, répondirent en même temps les deux femmes.

— Travailler n'est pas ce qui nous ferait de la peine, répartit Coco ; mais, grâce au ciel, leurs seigneuries n'auront pas besoin de notre chétif secours.

— Et don José ! qu'est devenu don José ? s'écria Dolores avec anxiété ; vous ne m'avez pas encore parlé de lui, Coco.

Au nom de José, l'alguazil baissa tristement la tête, Manolina demeura interdit, et les deux femmes se mirent à pleurer.

— Qu'est-ce donc ? que lui est-il arrivé ? demanda la comtesse de Vargas.

Alors, d'une voix triste, émué, entrecoupée, le fidèle alguazil raconta à leurs seigneuries le terrible dénouement de la tragédie qui venait de se passer à Séville.

Jean d'Avila, Estevan et Dolores écoutèrent dans une stupeur profonde cet affreux récit ; et lorsque Coco, dans son langage animé et pittoresque, en vint à retracer les derniers moments de José :

— Oh ! s'écria la comtesse tout en larmes, je savais bien que José était un martyr.

— Ce n'est pas tout, senora, ajouta Coco en tirant de son sein le portefeuille que Paula avait si soigneusement scellé le jour où elle quitta le palais inquisitorial et qu'elle avait remis à Coco, ce n'est pas tout ; voici un dépôt que don José m'a remis pour vous ; prenez, senora, cela vous appartient.

— A moi ? fit Dolores étonnée.

— A vous, ma fille, dit Jean d'Avila, puisque c'est le legs d'un mourant.

Dolores prit alors le portefeuille d'une main tremblante, l'ouvrit, puis elle le donna à Estevan. Elle ne comprenait guère la valeur de cette multitude de morceaux de papier couverts d'un griffonnage le plus souvent illisible, enfermés entre les plis du cuir de Marec.

Mieux au fait qu'elle de ces sortes de choses, Estevan, après y avoir jeté un rapide coup d'œil, dit à sa femme :

— Noble José ! il n'a pas voulu que ceux qu'il avait aimés eussent à souffrir de la misère ; il y a toute une fortune, Dolores !

— Pauvre José ! s'écria la jeune femme, plus touchée de la mort horrible de leur ami et de l'affection qu'il leur avait témoignée, même en mourant, que de l'amélioration qu'une somme aussi considérable pouvait apporter dans leur situation présente.

En même temps, elle aperçut dans le portefeuille un papier d'une plus grande dimension que les lettres de change, soigneusement plié et cacheté.

Sur l'enveloppe, Paula avait, de son écriture, tracé les lignes suivantes :

— A la comtesse Dolores de Vargas, lorsqu'elle sera en sûreté hors de sa patrie.

— Cela ne doit pas être lu encore, dit Dolores ; et elle replaça le paquet cacheté dans le portefeuille.

La journée s'était rapidement écoulée, le soleil baissait à l'horizon, le mouvement et la vie commençaient à revenir dans la ville.

Le marin qui, déjà une fois, était venu avertir les voyageurs, entra de nouveau dans la posada.

— Senor, dit-il à Estevan, une barque attend à la porte de Mer pour vous conduire au vaisseau.

— Partons, dit Estevan, partons ; puisqu'il le faut, mieux vaut plus tôt que plus tard.

Dolores alors se rapprocha de Jean d'Avila, et de sa voix douce et pénétrante, dont le charme était irrésistible :

— Mon père, lui dit-elle, n'allez-vous pas nous suivre ?

— Non, répondit Jean d'Avila, non, ma fille, je ne vous suivrai pas ; je ne m'appartiens pas, j'appartiens à l'Espagne ; mes pauvres et mes affligés me réclament, et c'est vers eux que je dois retourner.

— Dites-moi, au moins, que vous nous regretterez, ajouta la jeune comtesse.

— Dolores, dit Jean d'Avila, laissez-moi au moins le mérite du sacrifice. Je suis homme, et mon cœur est accessible à la douleur et à l'affection ; mais avant d'être homme, je suis ministre de Jésus-Christ ; c'est le ministre qui doit l'emporter. Des malheureux ont besoin de moi, j'appartiens à ces malheureux.

— C'est vrai, dit-elle ; retournez auprès d'eux, ils ne peuvent se passer de vous. Vous êtes pour eux le représentant de Dieu qui sait changer le mal en bien, tandis que l'inquisition change en mal le bien le plus parfait.

— Voilà pourquoi je ne puis vous suivre, répondit Jean d'Avila.

— Mon père, dit-elle, je n'ai garde de vous détourner de ce sublime dévouement. Obéissez à la voix d'en haut, mais que de loin votre esprit plane sur nous ; restons unis dans une éternelle et sainte amitié.

— N'est-ce pas là la véritable communion de l'esprit annoncée par l'Homme-Dieu, répondit l'apôtre ; oui, ma fille, je vous serai toujours uni par la pensée.

— Oh ! dit Dolores, de loin encore il me semble que je resterai sous l'influence de votre protection toute-puissante.

— Vous serez sous l'œil et sous la main de Dieu, répondit Jean d'Avila, que craignez-vous ?

Les voyageurs sortirent en ce moment de la posada. Jean d'Avila voulut les accompagner jusqu'à leur vaisseau.

Ils montèrent dans deux chaloupes qui les attendaient sur le rivage ; les marins agitérent leurs rames, et en quelques minutes ils étaient sous le vaisseau hollandais qui devait les emporter, masse énorme au ventre large et arrondi, colosse lent, mais infatigable, qui semblait défier la tempête.

On leur jeta l'échelle qui devait les aider à gravir les flancs du navire.

Coco et sa sœur, Manolina et la Serena montèrent les premiers.

Estevan et Dolores étaient restés dans la première chaloupe avec Jean d'Avila.

— Dépêchez-vous, seigneurs, leur cria le pilote ; le vent fraîchit, on va mettre à la voile.

Estevan prit la main de Dolores pour l'aider à monter, Jean d'Avila se leva.

— Adieu, mon père, lui dit la jeune comtesse en retenant une larme ; adieu, priez pour nous.

— Adieu, ma fille, répondit le saint d'une voix émue, adieu... N'oubliez pas qu'il n'est qu'un bonheur au monde, c'est celui des cœurs purs et dévoués.

— Mon père, répondit Dolores, il n'est pas de bonheur pour les exilés !

Elle s'élança, légère et rapide, et eut bientôt atteint le pont du vaisseau.

— Adieu, mon père, dit à son tour Estevan ; si jamais l'Espagne se réveille, souvenez-vous d'un de ses enfants qui languira loin d'elle inactif et exilé.

— Estevan, répondit Jean d'Avila, les vrais enfants de Dieu n'ont qu'une patrie, la terre ! et de quelque point du globe qu'une voix chaleureuse et forte fasse entendre l'hymne éternelle de la vérité, elle ajoute à l'édifice du bonheur social. Je vous l'ai dit, on ne régénère point un peuple par le glaive, mais par la parole, et la parole, fille de l'Esprit-Saint, va retentir, invisible mais frémissante, aux extrémités du monde. Allez, soyez ferme, inébranlable dans la voie où vous êtes engagé, et souvenez-vous que pour changer la face du monde il n'a fallu que douze apôtres, douze hommes simples et humbles de cœur, mais animés d'une foi inébranlable ; de loin, encore, vous pouvez aider à la régénération de l'Espagne.

Estevan franchit à son tour l'échelle qui le séparait du pont. Tout le monde était à bord. On hissa la chaloupe du bâtiment ; celle qui contenait Jean d'Avila s'éloigna à force de rames.

Appuyés sur le sabord, Estevan et Dolores firent encore un dernier signe d'adieu à leur saint ami. Jean d'Avila leva sa main droite et leur montra le ciel comme pour leur dire :

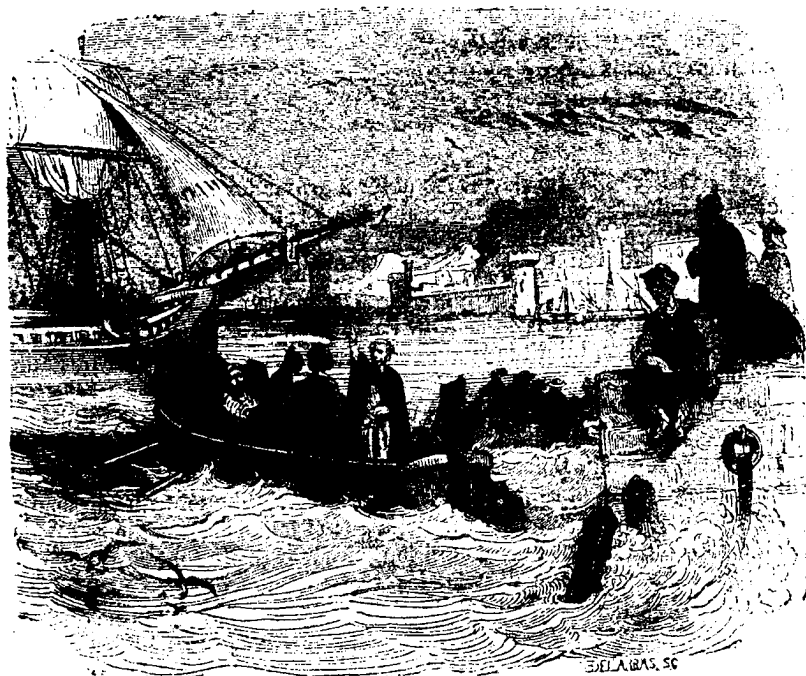
— Là-haut nous nous reverrons !

Sur le navire, c'était une agitation inaccoutumée; les matelots larguaient les voiles et livraient au vent ces blanches toiles tissées dans la flegmatique Hollande.

Le colosse, cette lourde masse, comme s'il eût été impatient de revoir sa patrie, semblait s'agiter de lui-même sur l'onde immobile; un frémissement sourd courait dans ses larges flancs, et il semblait vivre de la vie qui s'agitait dans son sein.

Au moment de partir, les passagers gardaient un profond silence.

On n'entendait que la voix des chefs martelant leurs ordres en syllabes brèves et retentissantes, et les pas pressés des matelots, ardents à la manœuvre, impatients de quitter la terre; la terre, où le marin ne sait que s'ennuyer.



Là-haut nous nous reverrons.

Manolina et la Serena, Coco et sa sœur, en vrais Andalous fidèles à leurs mœurs de Gitanos, s'étaient couchés sur le pont et regardaient au loin avec des yeux humides l'horizon bleu tout chargé de paillettes dorées.

Estevan et Dolores, debout près du grand mât, contemplaient avec un enthousiasme mêlé de tristesse les splendeurs de cette magnifique soirée.

Le soleil descendait à l'horizon, et, noyé dans d'innombrables rayons prismatiques, ressemblait à une large opale au milieu d'un écrin de pierreries de mille couleurs.

Du point où ils étaient, les exilés admiraient Cadix, la ville imprenable, Cadix aux dômes de pierre, cernée par la mer comme par une ceinture verte, et prolongée à l'est par le Trocadero, d'immortelle mémoire

Puis, au delà, c'était la terre d'Espagne, Valence la belle, Grenade, la fille bien-aimée des Maures, Malaga aux vins délicieux, et plus loin enfin Séville, Séville, la patrie d'Estevan et de Dolores?

Tout le temps que durèrent les apprêts du départ, les deux exilés restèrent silencieux et mornes, les yeux attachés à cet horizon lointain rempli pour eux de souvenirs enivrants et de ravissants mirages.

Les douleurs qu'ils avaient éprouvées disparaissaient en ce moment; ils ne se souvenaient plus que de leur amour pour cette belle Espagne qui allait disparaître à jamais de leurs yeux. Bientôt ils tressaillirent; Dolores s'appuya sur le bras d'Estevan pour se soutenir.

On venait de lever l'ancre.



Espagne ! qu'es-tu devenue !

Le navire, emporté par son poids énorme, avait lourdement bondi sur l'eau comme un taureau sauvage, et, pendant quelques minutes, il frémit sur lui-même par un balancement gradué qui allait toujours s'affaiblissant; puis enfin il glissa doucement sur la mer unie en traçant derrière lui un large sillage.

Les vagues légères, soulevées autour de ses larges flancs, allaient et se retiraient en lui faisant une ceinture d'écume. Le vent gonflait les voiles qui rendaient à son souffle un bruit léger et presque harmonieux; la proue entr'ouvrait en sifflant le sein de la mer bleue et miroitante, et, peu à peu, Cadix se perdait au loin comme un point noir aux yeux des passagers immobiles sur le pont.

Le soleil s'était noyé dans le vaste abîme de larges bandes pourpre et or

couraient comme des rubans de flamme d'un bout à l'autre de ce vaste horizon, et la nuit posait lentement un à un ses voiles de gaze noire sur le front de la terre.

L'étoile du soir brillait au ciel.

Alors Estevan regarda sa compagne.

Immobile et muette, les yeux invinciblement attachés vers le point imperceptible qui pour elle s'appelait Séville, Dolores semblait abîmée dans une religieuse et grandiose extase.

Son front aux reflets dorés, coloré de la dernière pourpre du soleil, resplendissait aux vives lueurs du soir, comme un bronze antique sculpté par Phidias. Ses narines dilatées aspiraient encore l'air vivifiant et pur tout chargé de parfums d'orangers et de roses, qui lui arrivait de la terre... et ses lèvres avides et frémissantes ressemblaient aux lèvres de la sybille, entr'ouvertes pour un chant sacré.

— « Salut ! s'écria-t-elle enfin d'une voix à laquelle l'inspiration prêtait un charme et une puissance presque surhumains ; salut ! mère des héros, amante du poétique Ibère et du Goth sauvage, terre aimée du ciel, qui dans ton sein as toujours su changer en or pur le plus vil métal ; salut ! toi dont les flancs ont porté le divin Pélagé et Alphonse le Magnanime, le plus sage, le plus philosophe des rois ! »

» Reine qui as posé sur ton front les plus riches couronnes du monde, tu as vu briller sur ton manteau de pourpre les diamants du Mexique et les palmes du désert.

» Tout s'est réuni pour contribuer à ta gloire ; les Goths t'ont donné leur audace, leur rude courage, leur immortelle loyauté ; les Maures, la poésie qui enivre, la civilisation qui adoucit les mœurs ; et de ces deux mélanges de choses contraires, la religion divine du Christ a fait l'Espagne chevaleresque et chrétienne, l'Espagne sage quoique conquérante, l'Espagne, terre de bonheur et de gloire, qui avait pour tous ses enfants des mamelles de nourrice et des entrailles de mère.

» O sublime union de la religion et de la philosophie ! ou plutôt, triomphe éclatant d'une religion consolante et maternelle ! N'avons-nous pas vu se ranger sous les lois d'une reine douce, pieuse et tolérante¹, les fiers descendants des Abencerrages, race héroïque dont le plus humble avait du sang royal dans les veines ?

» N'est-ce pas la tolérance, n'est-ce pas la douceur qui a fait tomber les murs de Grenade, ébranlés par la cruauté de ses tyrans ? »

La nuit descendait plus rapide, un voile blanchâtre s'étendait sur l'immensité de l'Océan, le ciel bleu se peuplait d'étoiles brillantes, et Cadix, perdue dans la brume, avait entièrement disparu !

A l'horizon lointain se découpaient encore vaguement en noires dentelures des silhouettes d'arbres ou de montagnes, images informes qui allaient s'amoindrisant et se perdant une à une dans l'obscurité envahissante.

Dolores continua son chant inspiré, et à mesure que s'éloignaient les bruits

¹ C'est Alphonse le Magnanime ou Alphonse le Sage qui, le premier, dota l'Espagne d'un code régulier de lois, intitulé : *Las Siete partidas*. Ce code, dont une grande partie est encore en vigueur en Espagne, est un monument de la sagesse de ce roi et de la droiture de ses conseillers ; il honore le caractère espagnol.

² Isabelle de Castille, femme de Ferdinand d'Aragon.

de la terre, la voix de la jeune femme grandissait comme celle du vent dans le silence de la solitude.

« — Espagne ! Espagne ! s'écria-t-elle, oh ! que tu étais belle aux jours de ta splendeur immaculée, alors que tes enfants libres autant que courageux avaient le droit de tout dire, et que le dernier des Espagnols, égal de ses rois par l'impérissable amour qui liait les rois et le peuple, osait se plaindre d'une injustice royale, et pour dire au roi : — Vous avez mal fait, — n'en restait pas moins un sujet fidèle, un fils dévoué ! »

» Oh ! il était beau alors de prononcer le mot sacré de patrie ! car la patrie était véritablement la gardienne du bonheur de tous, et l'existence était douce dans son sein ; alors, il y avait soutien pour le faible, gloire pour le fort, justice pour tous ; alors l'Espagne était vraiment libre et heureuse, car la liberté, c'est le bonheur.

» Alors, en entr'ouvrant chaque jour le sein de cette terre féconde, l'Espagnol pouvait se dire avec fierté :

« — C'est pour moi que ces moissons vont mûrir, pour moi que ces vignes se couvriront de grappes dorées pour moi, ou plutôt pour tous, » car l'Espagne formait une grande famille de frères.

» Les suppôts de l'inquisition, insatiables vampires, n'étaient pas encore venus dans la nuit sucer le sang généreux de ceux qui dormaient, pour que le lendemain on ne retrouvât plus en eux que des cadavres sans force...

» Alors, ceux mêmes qui se faisaient la guerre étaient magnanimes et vaillants, et on était aussi sûr de son ennemi que de l'ami le plus tendre².

» Oh ! mais, poursuivit-elle en baissant la voix, car la nuit était enfin venue, et un frisson glacial avait couru dans tous les nerfs de la jeune femme ; oh ! pourquoi sur ce sol fertile, couvert de richesses par la main prodigue de l'Éternel, pourquoi ces visages pâles et sinistres ? Quel lugubre suaire enveloppe la tête royale de cette reine opprimée et captive ? Quelles sont ces mains avi-

¹ Il est bon de faire remarquer ici que, dans tous les temps et sous tous les gouvernements, même sous le despotisme des rois et la cruauté de l'inquisition réunis, toutes les fois que des assemblées nationales ont eu lieu librement en Espagne, il s'est trouvé des Espagnols qui, débarrassés des entraves dont on surchargeait leur bon sens et leur philosophie naturelle, se sont élevés au-dessus de leur siècle, ont déchiré d'une main hardie le voile qui cachait les erreurs et les préjugés, et ont fait entendre aux peuples étonnés et même aux rois et aux inquisiteurs la voix de la raison et l'éternel langage de la vérité.

Ainsi les cortès d'Aragon, de Castille et de Catalogne, réunies en 1510-1512 pour demander au régent Ferdinand et au pape la réforme de l'inquisition, la junta catholique convoquée à Burgos en 1508 pour juger les prisonniers de l'inquisition de Cordoue à l'avènement du grand inquisiteur Ximènes Cisneros, et la grande junta formée sous Charles II pendant le ministère de l'inquisiteur Rocaberti, de 1695 à 1699, pour mettre fin aux conflits qui avaient lieu chaque jour entre les inquisiteurs et les juges royaux, conflits dont il résultait de graves inconvénients, et qui empêchaient souvent l'administration de la justice ; ces trois corps, à de longs intervalles et sous l'influence d'événements divers, ont tous les trois condamné les actes de l'inquisition et du despotisme. Dans les trois assemblées il s'est trouvé des hommes dont les principes philosophiques et les larges idées humanitaires eussent fait honneur aux philosophes les plus avancés de notre siècle. Que conclure de tout cela ? Que Dieu a mis au cœur de l'homme des idées de liberté et de progrès ; que ces idées, nées avec l'espèce humaine, ont pu être étouffées ou contenues dans le sanctuaire de la conscience des peuples, mais que nul despotisme, nulle torture ne sauraient les éteindre sans retour.

² On a souvent appelé les Espagnols traitres ; c'est là peut-être la plus injuste de toutes les accusations que les étrangers ont portées contre eux. Les Espagnols sont si loin d'être traitres, que le seul crime qu'ils ne pardonnent pas à un ennemi et qui les empêche de jamais se reconnaître avec lui, est la trahison.

des, aux ongles de vautour, qui pressent ses mamelles pour les tarr et pour les déchirer?... Sa pâleur est profonde, sa débilité complète, ses chairs affaissées comme celles d'une agonisante; sa voix, si pleine et si forte, ne retentit plus que par intervalles d'un long cri d'agonie entrecoupé par des chants sinistres, rauques comme le grincement de la scie sur le fer, attristants comme le bruit du marteau qui cloue une tombe.

» Espagne! Espagne! qu'es-tu devenue? quel ver rongeur t'a ainsi mordue au cœur, et a changé ton énergie puissante en une atonie mortelle? Courage! n'entends-tu pas au loin retentir la voix de tes triomphes?

» Tu étends à la fois ta domination sur les quatre parties du globe... Un roi conquérant est assis sur le trône où veillent éternellement tes lions terribles, et la voix de la renommée va partout répétant au loin ces deux noms magiques : Espagne! Charles-Quint!

» Oui, mais je t'entends me répondre d'une voix lamentable :

» — Le roi fait tout pour sa gloire, rien pour la patrie! et pendant que le monde couronne Charles-Quint, je demeure esclave et opprimée, et ma voix se perd sans écho dans l'immense désert de l'égoïsme royal!¹

» — Lorsque je m'écrie, haletante et brisée, avide d'un instant de repos : Gloire! liberté! philosophie! on me répond : Conquête! richesse! despotisme!

» — L'ignorance, en manteau noir, a voilé mon front de ténèbres, et la seule lumière qu'on laisse arriver jusqu'à moi est celle des bûchers qui dévorent mes entrailles².

» — Pourtant, on m'appelle grande, parce qu'au loin j'ai des guerriers qui règnent en mon nom sur d'immenses provinces, et que mon pavillon flotte sur les mers des deux mondes; on m'appelle forte parce que je suis patiente et calme, et qu'on a soin de jeter chaque jour sur mes plaies saignantes un manteau d'orgueil et de mensonge pour les voiler... parce qu'on étouffe sous les verroux mes longues plaintes d'agonie.

» — Oh! vivre, vivre et respirer un seul jour l'air pur de la liberté! vivre et marcher seule dans ma force vers l'avenir!...

» Ainsi parle l'Espagne un moment ranimée; mais au bruit de sa voix plaintive, je vois les vampires s'avancer dans l'ombre, la repousser dans sa tombe humide, et, hideusement accroupis sur sa poitrine desséchée, entr'ouvrir de leurs dents avides les veines où quelques gouttes de sang circulent encore.

» Oh! pitié! pitié pour elle! N'achevez pas d'éteindre sa dernière étincelle de vie! laissez-la se reprendre un instant à l'existence... laissez-lui le temps de réparer tout le sang qu'elle a perdu!

» Mais non... Les vampires n'ont point de pitié; leur victime, anéantie et mourante, a perdu même ce dernier souffle, cette apparence de vie que lui donnaient encore les victoires de Charles-Quint.

» Un spectre de roi succède au roi conquérant.

» Ce spectre règne dans la nuit et dans le néant. Les vampires, ses fidèles satellites, se rangent en ordre autour de lui, et de leurs mains décharnées ils achèvent de pousser dans la tombe le cadavre de l'Espagne.

¹ Les historiens espagnols s'accordent tous sur l'égoïsme et l'ambition de Charles-Quint. Cet égoïsme et cette ambition sont démontrés par la déloyauté dont il fit preuve vis-à-vis des cortès de Castille, d'Aragon et de Catalogne lorsque, en 1510 et 1512, ces corps lui demandèrent, au nom de l'Espagne opprimée, la réforme de l'inquisition qu'il promit solennellement et qu'il n'accorda jamais.

² L'Espagne pouvait bien dire que les bûchers dévoraient ses entrailles lorsque, dans l'espace

» Et l'Espagne, fatiguée de la lutte, se recueille alors dans un repos qui ressemble à la mort. On a rejeté sur elle le suaire qui sépare de la vie; et, sur son corps engourdi et presque insensible, s'agitent dans la torpeur de leur vie claustrale tous les suppôts de l'inquisition. Sur ce cadavre inerte on verse du sang... du sang à flots, et chaque jour des milliers de bûchers dévorent quelque fragment de ce cadavre immobile.

» Le cadavre devient squelette.

» Pourtant tout n'est pas dit encore...

» La cendre féconde peut encore se ranimer... Quelle lumière bienfaisante et lointaine brille tout à coup sur elle? La poussière se réveille et redevient homme... L'Espagne n'était qu'endormie...

de 339 ans, 34,658 Espagnols ont été brûlés vifs par l'inquisition, et 18,049 brûlés en effigie, sans compter 238,214 qui ont été condamnés aux galères ou à la prison perpétuelle, et plus de 200,000 qui, pénitenciers et condamnés à porter le *san benito* pour un temps ou à perpétuité, ont été déshonorés jusque dans leur postérité.

Ces chiffres, trop éloquents accusateurs de l'inquisition, sont historiques! Voici, au reste, un tableau que nous empruntons textuellement à l'*Histoire de l'inquisition*, de Llorente, et qui se trouve aussi dans l'*Histoire de la Révolution d'Espagne en 1820*, par Ch. L....., publié à Paris en 1820, chez Plancher, rue Poupée, 71.

Récapitulation générale des victimes que l'inquisition a sacrifiées en Espagne depuis 1481 jusqu'en 1820, sous le ministère de quarante-cinq inquisiteurs généraux.

	BRÛLÉS VIFS.	BRÛLÉS EN EFFIGIE.	CONDAMNÉS SUX GALÈRES OU À LA PRISON.
De 1481 à 1498, sous le ministère de Thomas de Torquemada, premier inquisiteur général.....	10,320	6,840	97,371
De 1498 à 1507, sous le ministère de Deza, deuxième inquisiteur général.....	2,592	829	32,952
De 1507 à 1517, sous le ministère de Ximènes Cisneros, troisième inquisiteur général.....	3,564	2,232	48,059
De 1517 à 1521, sous Adrien Florencio, quatrième inquisiteur, et depuis pape.....	1,620	560	21,855
De 1521 à 1523, interrègne.....	324	112	4,481
De 1523 à 1545, sous Alphonse Manrique, cinquième inquisiteur général.....	2,250	1,125	11,250
De 1545 à 1556, sous Tabera, sixième inquisiteur général.....	840	420	6,520
Sous Loaisa, septième inquisiteur, et pendant le règne de Charles-Quint.....	1,320	660	6,600
De 1556 à 1597, sous le règne de Philippe II.....	3,990	1,845	18,450
De 1597 à 1621, sous le règne de Philippe III.....	1,840	892	10,716
De 1621 à 1665, sous Philippe IV.....	2,852	1,428	14,080
De 1665 à 1700, sous Charles II.....	1,630	540	6,512
De 1700 à 1746, sous Philippe V.....	1,600	760	9,120
De 1746 à 1759, sous Ferdinand VI.....	10	5	170
De 1759 à 1788, sous Charles III.....	4	"	56
De 1788 à 1808, sous Charles IV.....	"	1	42

Dans ce tableau n'est pas compris le règne de Ferdinand VII, pendant lequel plus de cent mille personnes ont subi l'emprisonnement, les galères ou l'exil; il faudrait aussi y ajouter le nombre incalculable de victimes que l'inquisition d'Espagne a sacrifiées à son ambition dans la Sicile, dans la Sardaigne, en Flandre, en Amérique et dans les Indes, pour comprendre la force des paroles que l'auteur fait prononcer à l'Espagne désolée. Un mot encore: outre les victimes que l'inquisition a pu atteindre, cinq millions d'habitants ont abandonné le beau sol espagnol pour se soustraire, par un exil volontaire, à la cruauté du saint office. C'est ainsi que ce beau pays qui, au temps des Maures, comptait trente-cinq millions d'âmes, a été réduit à dix millions.

» Mais hélas ! ce long sommeil durera peut-être des siècles, et nous ne verrons pas les beaux jours qui doivent luire pour la patrie. Pour nous, c'est l'exil, l'exil au pain amer, et la lutte, la lutte éternelle... car, ceux qui alors ne seront plus auront aussi fait leur part de cette grande œuvre... eux aussi auront aidé à la régénération du monde !... »

Dolores cessa de parler ; son front ruisselait de sueur, et tout son corps, agité d'un tremblement convulsif, semblait prêt à tomber en défaillance ; elle ferma les yeux et se laissa glisser aux pieds d'Estevan.

Estevan la prit dans ses bras, s'assit sur un ballot déposé à terre, et appuya sur sa poitrine la belle tête de Dolores... Et la jeune inspirée, brisée d'émotions et de fatigue, s'endormit sur le sein de celui qu'elle aimait.

A ce moment, on entra dans la pleine mer ; le vent, plus frais, gonfla avec une nouvelle force les voiles du navire.

La lune, large et pâle, montrant sa face argentée dans le ciel, éclaira d'un doux reflet le beau visage de la jeune femme. La mer ressembla à une lame d'argent poli semée de petites montagnes brillantes.

Un silence solennel et religieux régna au milieu de cette vaste solitude de l'Océan, et le navire, glissant sur l'eau comme une flèche rapide, emporta les exilés vers cette terre lointaine où brillait déjà pour eux l'aurore de la liberté.

Peut-être les y retrouverons-nous un jour.

